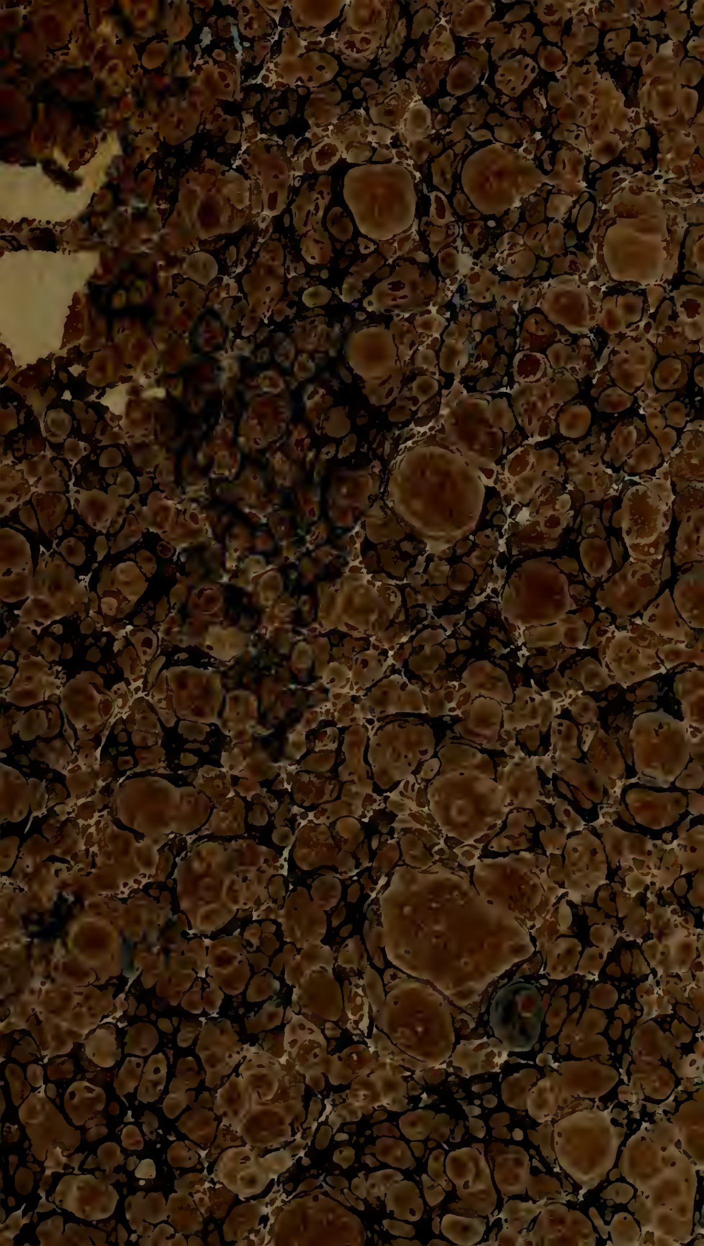
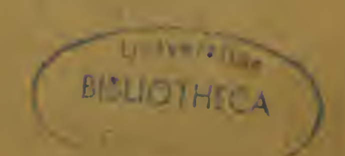






VOYAGE SENTIMENTAL, EN FRANCE.

SECONDE PARTIE.

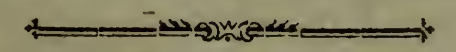
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Et se trouve à BRUXELLES,

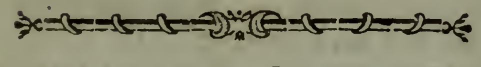
Chez B. LE FRANCQ, Imprimeur.



M. DCC. LXXXVI.



VOYAGE SENTIMENTAL, EN FRANCE.



CHAPITRE PREMIER.

ANECDOTES.

JE montai dans mon carroſſe à l'heure indiquée. La Fleur ſe mit derriére, & je dis au Cocher de me mener à Verſailles le plus grand train qu'il pourroit.

Le chemin ne m'offrit rien de ce que je cherche ordinairement en voyageant. Je pourrois pourtant, auſſi bien qu'un autre, donner la deſcription de Chaillot, de Paſſy, des Bons-Hommes, de Sevre, de Viroflay, & des autres endroits que j'ai vus en courant...

Mais j'aime mieux remplir le vide par l'Hiſtoire abrégée de mon Sanſonnet. C'eſt un abrégé hiſtorique qu'il y aura de plus... Qu'y faire ?

Milord L... attendoit un jour que le vent devînt favorable pour paſſer de Douvres à Calais ... Son Laquais, en ſe promenant ſur les hauteurs, attrapa le Sanſonnet avant qu'il pût voler. Il le mit dans ſon ſein, le nourrit, le prit en affection, & l'apporta à Paris.

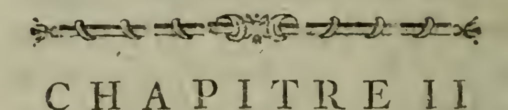
Son premier ſoin, en arrivant, fut de lui acheter une cage qui lui coûta vingt-quatre ſols. Il n'avoit pas beaucoup d'affaires ; & pendant les cinq mois que ſon Maître reſta à Paris, il apprit au Sanſonnet les quatre mots auxquels j'ai tant d'obligation.

Lorſque Milord partit pour l'Italie, ſon Laquais donna le Sanſonnet & la cage à l'Hôte : mais ſon petit patois, en faveur de la liberté, étant étranger, on ne faiſoit guere plus de cas de ce qu'il diſoit que de lui ... La Fleur offrit une bouteille de vin à l'Hôte, & l'Hôte lui donna le Sanſonnet & la cage.

Je l'emportai avec moi, & lui fis revoir mon pays natal ... Je racontai ſon hiſtoire au Lord A ... & le Lord A ... me pria de lui donner l'oiſeau ... Quelques ſemaines après il en fit préſent au Lord B ... ; le Lord B ... le donna au Lord C ... ; l'Ecuyer du Lord C ... le vendit au Lord D ... pour un ſchelling, & le Lord D ... le donna au Lord E... ; & mon Sanſonnet fit ainſi le tour de la moitié de l'alphabet parmi les Milords. De la Chambre des Pairs il paſſa dans la Chambre des Communes, où il ne trouva pas moins de maîtres : mais comme tous ces Meſſieurs vouloient entrer dedans ... & que le Sanſonnet, au contraire, ne demandoit qu'à ſortir, il fut preſque auſſi mépriſé à Londres qu'à Paris ... Voilà ſouvent ce que produit la manie de ne pas penſer comme les autres ...

Pluſieurs de mes Lecteurs ont aſſurément entendu parler de lui ... & ſi quelqu'un par haſard l'a vu, je le prie de ſe ſouvenir qu'il m'a appartenu ...

Je ne l'ai plus ... mais je le porte pour cimier de mes armoiries ... Que les Hérauts d'armes lui tordent le cou, s'ils l'ofent ...



CHAPITRE II

LE PLACET.

JE ne voudrois pas, quand je vais implorer la protection de quelqu'un, que mon ennemi vît la fituation de mon efprit ... C'eft cette raifon qui fait que je fuis ordinairement mon propre protecteur ... Mais c'étoit par force que je m'adreffois à M. le Duc de C ...; fi c'eût été une action de choix, je ne l'aurois pas faite autrement, du moins, à ce que je m'imagine, que toutes les autres.

Combien de formes de placets de la tournure la plus baffe ne me vinrent-elles pas dans l'idée pendant tout le chemin ? Je méritois d'aller à la Baftille pour chacune de ces tournures.

Arrivé à la vue de Verſailles, je voulus m'occuper à raſſembler des mots, des maximes ... J'eſſayai de prendre des attitudes, des tons pour tâcher de plaire à M. le Duc. Bon! diſois-je, j'y ſuis : ceci fera l'affaire. Oui, tout auſſi bien qu'un habit qu'on lui auroit fait ſans lui prendre la meſure. Sot, continuai-je en m'apoſtrophant, ne vous étudiez pas tant. Ce n'eſt pas en vous-même qu'il faut prendre ce que vous avez à dire ... Voyez M. le Duc de C ... obſervez ſon viſage ... vous y lirez ſon caractere ... remarquez ſon attitude ... & le premier mot qu'il vous dira vous fera ſaiſir le ton qu'il faut prendre. Vous compoſerez ſur le champ votre harangue, de l'aſſemblage de toutes ces choſes; elle ne pourra lui déplaire, c'eſt lui qui en aura fourni les ingrédiens.

Eh bien, dis-je, je voudrois déja avoir fait ce pas. Lâche! un homme n'eſt il donc pas égal à un autre ſur toute la ſurface du globe? Cela eſt

ainſi dans un champ de bataille . . . Pourquoi cela ne ſeroit il pas de même face à face dans le cabinet ? Croyez moi, Yorik, un homme qui ne prend pas cette noble aſſurance, ſe manque à lui-même, ſe dégrade, & dément ſes propres reſſources . . . Si vous vous préſentez au Duc avec la crainte de la Baſtille dans vos regards & ſur toute votre phyſionomie . . . ſoyez aſſuré que vous ſerez renvoyé à Paris en moins d'une heure ſous bonne eſcorte . . .

Ma foi, dis-je, je le crois ainſi ... Eh bien, j'irai au Duc avec toute l'aſſurance & toute la gaieté poſſible ...

Vous vous égarez encore, me dis-je. Un cœur tranquille ne tombe pas dans des extrêmes . . . il ſe poſſede toujours . . .

A merveille !... oh ! c'eſt de cette derniere façon qu'il faut que je paroiſſe.

Mon carroſſe rouloit alors dans les cours, & quand il s'arrêta, je me trouvai, par la leçon que je venois de me donner, auſſi calme qu'on peut l'être.

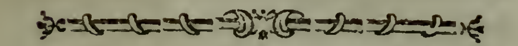
Je ne montai l'escalier ni avec cet air craintif qu'ont les victimes de la Justice, ni avec cette humeur vive & badine qui m'anime toujours quand je te vais voir, Lisette.

Dès que je parus dans le sallon, une personne vint au devant de moi ... Je ne sais si c'est le Maître d'Hôtel ou le Valet-de-Chambre ... peut-être étoit ce quelque sous-Secrétaire; elle me dit que M. le Duc de C ... travailloit. J'ignore, lui dis-je, comment il faut s'y prendre pour obtenir audience ... je suis étranger, &, ce qui est encore pis dans la conjoncture des affaires présentes, c'est que je suis Anglois ... Elle me répondit que cette circonstance ne rendoit pas la chose plus difficile ... Je lui fis une légere inclination ... Monsieur, lui dis-je, ce que j'ai à communiquer à M. le Duc est fort important ... Il regarda aussi-tôt de côté & d'autre, pour voir apparemment s'il n'y avoit personne qui pût en avertir le Ministre. Je retournai à lui ... Je

ne veux pas, Monſieur, lui dis-je, cauſer ici de mépriſe … ce n'eſt pas pour M. le Duc que l'affaire dont j'ai à lui parler eſt importante, c'eſt pour moi… Oh! c'eſt une autre affaire, dit-il. Non, Monſieur, repris-je, je ſuis ſûr que c'eſt la même choſe pour M. le Duc…. Cependant je le priai de me dire quand je pourrois avoir accès. Dans deux heures, dit-il. Le nombre des équipages qui étoient dans la cour, ſembloit juſtifier ce calcul… Que faire pendant ce tems-là? Se promener en long & en large dans une ſalle d'audience, ne me paroiſſoit pas un paſſe-tems fort agréable. Je deſcendis, & j'ordonnai au Cocher de me mener au cadran bleu.

Mais tel eſt mon deſtin… il eſt rare que j'aille à l'endroit que je me propoſe.





CHAPITRE III.

LES PETITS PATÉS.

JE n'étois pas à moitié chemin de l'auberge, qu'une autre idée que celle d'y aller me vint à l'esprit. Je tirai le cordon, & je dis au Cocher de me promener par les rues, pour voir la ville. Cela sera bientôt fait, ajoutai-je, car je suppose qu'elle n'est pas grande... Elle n'est pas grande ! Pardonnez-moi, Monsieur, elle est fort grande, & même fort belle. La plupart des Seigneurs y ont des Hôtels... Oh! oh !... A ce mot d'Hôtels, je me rappelai tout-à-coup le Comte de B... dont le Libraire m'avoit dit tant de bien... Eh pourquoi n'irois-je pas chez un homme qui a une si haute idée des Livres Anglois, & des Anglois mêmes ? Je lui raconterois mon aventure, & peut-être...

Je changeai donc d'avis une ſeconde fois... à bien compter même, c'étoit la troiſieme. J'avois eu d'abord envie d'aller chez Madame de R.. rue des Saints-Peres... J'avois chargé ſa Femme de chambre de l'en avertir... Mais ce n'eſt pas moi qui regle les circonſtances, ce ſont les circonſtances qui me gouvernent. J'apperçus de l'autre côté de la rue un homme qui portoit un panier, & paroiſſoit avoir quelque choſe à vendre... Je dis à La Fleur d'aller lui demander où demeuroit le Comte de B...

La Fleur revint précipitamment & avec un air qui peignoit la ſurpriſe ; il me dit que c'étoit un Chevalier de Saint-Louis qui vendoit des petits pâtés... Quel conte ! lui dis-je ; cela eſt impoſſible. Je ne puis, Monſieur, vous expliquer la raiſon de ce que j'ai vu, mais cela eſt ; j'ai vu la croix & le ruban attaché à la boutonniere... J'ai jeté les yeux ſur le panier, & j'ai vu des petits pâtés, & il y en a trop

pour qu'ils ne ſoient pas à vendre.

Un tel revers, dans la vie d'un homme, réveille dans une ame ſenſible un autre principe que la curioſité... Je l'examinai quelque tems de dedans mon carroſſe... Plus je l'examinois, plus je le voyois avec ſa croix & ſon panier, & plus mon eſprit & mon cœur s'échauffoient... Je deſcendis de la voiture, & je dirigeai mes pas vers lui.

Il étoit entouré d'un tablier blanc qui tomboit au deſſous de ſes genoux. Sa croix pendoit au-deſſus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, étoit couvert d'une ſerviette ouvrée. Il y en avoit une autre au fond; & tout cela étoit ſi propre, que l'on pouvoit acheter ſes petits pâtés auſſi bien par appétit que par ſentiment.

Il ne les offroit à perſonne, mais il ſe tenoit tranquille dans l'encoignure d'un Hôtel, dans l'eſpoir qu'on viendroit les prendre.

Il étoit âgé d'environ cinquante ans... d'une phyſionomie calme, mais un peu grave... Cela ne me ſurprit pas... Je m'adreſſai au panier plutôt qu'à lui... Je levai la ſerviette, & pris un petit pâté, en le priant, d'un air touché, de m'expliquer ce phénomene.

Il me dit en peu de mots qu'il avoit paſſé ſa jeuneſſe au ſervice, & qu'il avoit obtenu une Comgagnie & la Croix... mais qu'ayant été réformé après la précédente guerre, il n'avoit pu avoir d'emploi dans celle ci, & qu'il ſe trouvoit dans le monde ſans amis, ſans argent, & ſans autre bien que ſa Croix... Il me faiſoit pitié : mais il gagna mon eſtime en achevant ce qu'il avoit à me dire.

Le Roi eſt un Prince auſſi bon que généreux... mais il ne peut récompenſer ni ſoulager tout le monde ; mon malheur eſt de me trouver de ce nombre... Je ſuis marié... Ma femme que j'aime, & qui m'aime, a cru pou-

voir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtisserie, & j'ai pensé, moi, qu'il n'y avoit point de dèshonneur à nous préserver tous deux des horreurs de la disette, en vendant ce qu'elle fait.

Je priverois les ames sensibles d'un plaisir, si je ne leur racontois pas ce qui arriva à ce pauvre Chevalier de Saint Louis huit ou neuf mois après.

Il se tenoit ordinairement près de la grille du Château. Il fut remarqué par plusieurs personnes qui eurent la même curiosité que moi, & il leur raconta la même histoire avec la même modestie qu'il me l'avoit racontée. Le Roi en fut informé. Il sut que c'étoit un brave Officier qui avoit eu l'estime de tout son Corps, & il lui donna une pension de quinze cents livres.

Aimable Bienfaisance ! sur quels cœurs n'as-tu pas des droits? Je n'ai jamais raconté ce trait, qu'il n'ait fait verser des larmes de sensibilité. Peuple heureux! heureux Souverain !...

CHAPITRE IV.

L'ÉPÉE.

JE fus auſſi vivement touché d'une hiſtoire qui arriva à Rennes, pendant le tems que j'y étois.

Je ne ſais point quelles étoient les cauſes qui avoient inſenſiblement ruiné la Maiſon d'E... en Bretagne. Le Marquis d'E... avoit lutté avec beaucoup de fermeté contre les adverſités de la fortune. Il avoit encore montré avec quelque éclat ce qu'avoient été ſes ancêtres... Mais il ſe trouva enfin forcé de ſe condamner à l'obſcurité : à peine avoit-il de quoi vivre... Ses deux fils ſembloient lui demander quelque choſe de plus que le pur ſoutien de la vie, & il croyoit qu'ils méritoient un meilleur ſort. Il avoit eſſayé de la voie des armes, mais inutilement... Pour les avancer dans cette carriere, il fal-

loit faire des dépenses qui étoient au dessus de ses moyens. Le peu de bien qui lui restoit, exigeoit l'économie la plus exacte. Il n'y avoit donc pour lui qu'une ressource, & c'étoit le commerce ...

Mais n'étoit-ce pas flétrir pour toujours la racine du petit arbre que son orgueil & son affection vouloient voir refleurir? ... Heureusement que la Bretagne a conservé le privilége de secouer le joug de ce préjugé. Il s'en servit. Les Etats étoient assemblés à Rennes. Suivi un jour de ses deux fils, il parut au théâtre, & fit valoir, avec dignité, la faveur d'une ancienne Loi du Duché, qui, quoique rarement réclamée, n'en subsistoit pas moins dans toute sa force. Il ôta son épée de son côté. La voici, dit-il, prenez-la; soyez-en les fideles dépositaires, jusqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre & de m'en servir avec honneur.

Le Président accepta l'épée ... Le Mar-

quis la vit dépofer dans les archives de fa Maifon, & fe retira.

Il s'embarqua le lendemain avec toute fa famille pour la Martinique... Une application affidue au commerce pendant dix-neuf ou vingt ans, & quelques legs inattendus de branches éloignées de fa Maifon, lui rendirent de quoi foutenir fa Nobleffe, & il revint chez lui pour réclamer fon épée. J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement folemnel; c'eft ainfi que je l'appelle. Quel autre nom pourroit lui donner un Voyageur Sentimental? Malheur à ceux pour qui ces fcenes font indifférentes!

Le Marquis tenant par la main une époufe refpectable, parut avec modeftie au milieu de l'Affemblée. Son fils aîné conduifoit fa fœur... Le cadet étoit à côté de fa mere... Un mouchoir cachoit les larmes de ce bon pere.

Le filence le plus profond régnoit dans toute l'Affemblée... Le Marquis

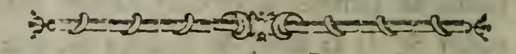
remit ſa femme aux ſoins de ſon fils cadet & de ſa fille, & avança ſix pas vers le Préſident, & lui redemanda ſon épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas ſi-tôt; qu'il la tira preſque toute entiere hors du fourreau ... C'étoit la face brillante d'un ami qu'il avoit perdu de vue depuis quelque tems ... Il l'examina attentivement, comme pour s'aſſurer que c'étoit la même ... Il apperçut un peu de rouille vers la pointe ... il la porta plus près de ſes yeux, & je vis tomber une larme ſur l'endroit rouillé.

Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen pour l'ôter.

Il la remit dans le fourreau, remercia ceux qui en avoient été les dépoſitaires, & ſe retira avec ſon épouſe, ſa fille & ſes deux fils.

Je lui enviois ſes ſenſations.





CHAPITRE V.

Moyen de se nommer.

J'ENTRAI chez M. le Comte de B... ſans eſſuyer la moindre difficulté. Il feuilletoit les Ouvrages de Shakeſpear qui étoit ſur ſon ſecrétaire, & je lui fis juger, par mes regards, que je les connoiſſois. Je ſuis venu, lui dis-je, ſans introducteur, parce que je ſavois que je trouverois dans votre cabinet un ami qui m'introduiroit auprès de vous. Le voilà, c'eſt le grand Shakeſpear, mon divin compatriote...Eſprit ſublime, m'écriai-je, fais-moi cet honneur-là!

Le Comte ſourit de la ſingularité de cette maniere de ſe préſenter... Il s'apperçut, à mon air pâle, que je ne me portois pas bien, & me pria auſſitôt de m'aſſeoir. J'obéis, & pour lui épargner des conjectures ſur une viſite

qui n'étoit certainement pas faite dans les regles ordinaires, je lui racontai naïvement ce qui m'étoit arrivé chez le Libraire, & comment cela m'avoit enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre, pour lui faire part du petit embarras où je m'étois plongé. Quel eſt votre embarras? me dit-il avec un air d'inquiétude.

Je lui dis de quoi il s'agiſſoit. Mon Hôte, ajoutai-je, M. le Comte, m'aſſure qu'on me mettra à la Baſtille. Et vous craignez que cela ne vous arrive? Je ne crains rien, lui dis-je; je ſuis au milieu du peuple le plus poli de l'Univers; & ma conſcience me dit que je ſuis integre... Je ne ſuis point venu pour jouer ici le rôle d'eſpion, ni pour y obſerver les ornemens ou la nudité de la terre, & les François ſont trop honnêtes & trop généreux pour me faire du mal.

Le Comte rougit & rit de mon diſcours... Ne craignez rien, dit-il... Moi? non, Monſieur; d'ailleurs je

ſuis venu en riant depuis Londres juſqu'à Paris, & je ne crois pas que M. le Duc de C.. ſoit aſſez ennemi de la joie pour me renvoyer en pleurs.

Je me ſuis adreſſé à vous, M. le Comte, ajoutai-je en lui faiſant une profonde inclination, pour vous engager à le prier de ne pas faire cet acte de cruauté.

Le Comte m'écoutoit avec un grand air de bonté... ſans cela j'aurois moins parlé... Il s'écria une ou deux fois : Cela eſt bien dit... Cependant la choſe en reſta là, & je ne voulus plus en parler.

Il changea même de diſcours ; nous parlâmes de choſes indifférentes, de livres, de nouvelles, de politique, des hommes... & puis des femmes. Que Dieu béniſſe tout le beau ſexe! lui dis-je ; perſonne ne l'aime plus que moi. Après tous les foibles que j'ai vus aux femmes & toutes les ſatyres que j'ai lues contre elles, je les aime encore... Je ſuis fermement perſuadé

qu'un homme qui n'a pas une eſpece d'affection pour elles toutes, n'en peut pas aimer une ſeule comme il le doit.

Eh bien! Monſieur l'Anglois, me dit gaiement le Comte, voyons. Vous n'êtes pas venu ici, dites-vous, pour eſpionner les ornemens ou la nudité de la terre... ni celle de nos femmes, apparemment? Mais ſi par haſard vous en trouviez quelques-unes ſur votre chemin, qui ſe préſentaſſent ainſi à vos yeux, dites-moi, la vue de ces objets vous effraieroit-elle?

Il y a quelque choſe en moi qui ſe révolte à la moindre idée indécente. Je me ſuis ſouvent efforcé de ſurmonter cette répugnance, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que j'ai haſardé de dire, dans un cercle de femmes, des choſes dont je n'aurois pas oſé riſquer une ſeule dans le tête-à-tête, m'eût-elle conduit au bonheur.

Excuſez-moi, M. le Comte, lui

dis-je ; si un pays aussi florissant ne m'offroit qu'une terre nue, je jetterois les yeux dessus en pleurant... Pour ce qui est de la nudité des femmes, continuai-je en rougissant de l'idée qu'il avoit excitée en moi, j'observe si scrupuleusement l'Evangile, je m'attendris tellement sur leurs foiblesses, que si j'en trouvois dans cet état, je les couvrirois d'un manteau, pourvu que je susse comment il faudroit m'y prendre... Mais, je l'avoue, je voudrois bien voir la nudité de leurs cœurs, & tâcher, à travers les différens déguisemens des coutumes, du climat, de la religion & des mœurs, de modeler le mien sur ce qu'il y a de bon... C'est pour cela, M. le Comte, que je suis venu à Paris, & que je n'ai pas encore été voir le Palais Royal, le Luxembourg, la façade du Louvre... je n'ai point acheté le catalogue des Tableaux, des Statues, des Eglises : tout être humain est un temple pour moi, & j'aimerois mieux y dis-

tinguer les traits originaux, les légers coups de pinceau qui s'y trouvent, que de voir le fameux tableau de la Transfiguration de Raphaël.

L'envie de connoître les hommes m'a amené en France, & me conduira probablement plus loin... C'eſt un voyage tranquille que le cœur fait à la pourſuite de la Nature & des ſenſations qu'elle fait éprouver, & qui nous portent à nous entr'aimer un peu mieux que nous ne faiſons.

M. le Comte me dit des choſes fort polies à ce ſujet. Mais à propos, continua-t-il, ſavez-vous, Monſieur, que je ſuis fâché contre Shakeſpear, de ce qu'en me faiſant faire connoiſſance avec vous, il ne m'a point dit qui vous étiez? Il eſt ſi rempli de ſes vaſtes idées, qu'il a oublié de vous nommer... & vous voilà dans la néceſſité de vous nommer vous même...

Rien ne m'embarraſſe plus que d'être obligé de dire qui je ſuis... Je parle plus aiſément d'un autre que de

moi-même ; & quand je ſuis forcé d'en dire quelque choſe, je ſouhaite toujours pouvoir le faire en un ſeul mot. Je crois qu'on n'a jamais aſſez-tôt fini quand on parle de ſoi. J'eus ici une fort belle occaſion d'être laconique ſur mon compte. Shakeſpear étoit ſous mes yeux. Je me ſouvins que mon nom étoit dans la Tragédie d'Hamlet ; je cherchai la fameuſe & ridicule ſcene des Foſſoyeurs, au cinquieme acte ; & poſant le doigt ſur le nom d'Yorik... M. le Comte, regardez... Eh bien ? je vois qu'il y a là Yorik... Préciſément, & Yorik, c'eſt moi.

Il importe peu de ſavoir ſi la réalité de ma perſonne avoit effacé ou non de l'eſprit du Comte l'idée du ſquelette du pauvre Yorik, ou par quelle magie il ſe trompa de ſept ou huit ſiecles... Les François conçoivent mieux qu'ils ne combinent... Rien ne m'étonne dans ce monde, & encore moins ces eſpeces de mépriſes... Je me ſuis aviſé de faire quelques volumes de Sermons,

bons

bons ou mauvais ; & un de nos Evêques, dont je révere d'aileurs la candeur & la piété, me disoit un jour, qu'il n'avoit pas la patience de feuilleter des Sermons qui avoient été composés par le Bouffon du Roi de Danemarck. Mais, Monseigneur, lui dis-je, il y a deux Yorik. Le Yorik dont vous parlez, est mort & enseveli il y a huit siecles... il fleurissoit à la Cour d'Horwendillus... L'autre Yorik n'a brillé dans aucune Cour, & c'est moi qui le suis... Il secoua la tête. Mon Dieu! Monseigneur, ajoutai-je, vous voudriez donc me faire penser que vous pourriez confondre Alexandre le Grand, avec l'Alexandre dont parle Saint Paul, & qui n'étoit qu'un Chaudronnier ?... Je ne sais, dit-il ; mais n'est-ce donc pas le même ?...

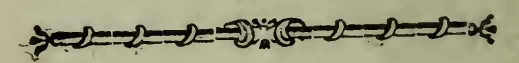
Ah! si le Roi de Macédoine, lui dis-je, Monseigneur, pouvoit vous donner un meilleur Evêché, je suis bien sûr que vous sauriez le distinguer

de l'Artiſan qui augmenteroit la batterie de votre cuiſine...

Le Comte de B... tomba dans la même erreur.

Vous êtes Yorik ! s'écria t-il.... Oui je le ſuis... Vous ? Oui, moi-même. Bon Dieu ! dit-il en m'embraſſant, c'eſt Yorik.

Il mit auſſi-tôt le volume de Shakeſpear dans ſa poche, & me laiſſa ſeul dans ſon cabinet.



CHAPITRE VI.

PASSE-TEMS.

JE ne pouvois pas concevoir pourquoi le Comte de B... étoit ſorti ſi précipitamment, ni pourquoi il avoit mis le volume de Shakeſpear dans ſa poche... Mais des myſteres qui s'expliquent d'eux-mêmes par la ſuite, ne valent pas le tems que l'on perd à vouloir les pénétrer... Il valoit mieux

ſire Shakeſpear... Je pris un des volumes qui reſtoit, & je tombai ſur la Piece intitulée : *Beaucoup de bruit, & de fracas pour rien*; & du fauteuil où j'étois aſſis, je me tranſportai ſur le champ à Meſſine ; je m'y occupois ſi fort de Dom Pedre, de Benoît, & de Béatrix, que je ne penſois ni à Verſailles, ni au Comte, ni au Paſſeport.

Douce flexibilité de l'eſprit humain! avec quel charme il ſe livre à des illuſions qui adouciſſent les triſtes momens de l'attente & de l'ennui!... Il y a long-tems que je n'exiſterois plus, ſi je n'avois erré dans leurs plaines enchantées... Dès que je trouve un chemin trop rude pour mes pieds, ou trop eſcarpé pour mes forces, je le quitte pour chercher un ſentier velouté & uni, que l'imagination a jonché de boutons de roſes. J'y fais quelques tours, & j'en reviens plus robuſte & plus frais... Lorſque ce mal m'accable, & que ce monde ne m'offre

aucune retraite pour m'y ſouſtraire, je le quitte, & je prends une nouvelle route... J'ai une idée beaucoup plus claire des Champs-Elyſées, que du Ciel; je fais comme Enée, j'y entre par force... Je le vois qui rencontre l'ombre triſte de Didon abandonnée, qu'il cherche à reconnoitre... Elle l'apperçoit & ſe detourne en ſilence de l'auteur de ſa miſere & de ſa honte... Mes ſenſations ſe perdent dans les ſiennes, & ſe confondent dans ces émotions qui m'arrachoient des larmes ſur ſon ſort pendant ma jeuneſſe.

Le tems qu'on paſſe ainſi n'eſt pas inutile... L'inquiétude que l'on prend du mal des autres, adoucit les peines qu'on reſſent ſoi-même, & donne à la raiſon le loiſir de venir à notre ſecours... Je ſais bien que je n'ai jamais pu diſſiper une triſte ſenſation, qu'en en excitant en moi une autre qui fût plus douce & plus agréable.

J'allois finir de lire le troisieme Acte, lorsque le Comte de B... entra, tenant un papier à la main... Voilà, me dit-il, votre passe-port. M. le Duc de C... me l'a accordé sur le champ. Un homme qui rit, dit-il, ne peut pas être dangereux. Pour tout autre que le Bouffon du Roi, je n'aurois pu l'avoir de plus de deux heures... Mais, M. le Comte, lui dis-je, je ne suis pas le Bouffon du Roi... Mais vous êtes Yorik? Oui... Et vous riez, vous plaisantez? Je ris, je plaisante; mais je ne suis point payé pour cela... C'est toujours à mes propres frais que je m'amuse... Il y a long-tems, M. le Comte, que nous n'avons eu de Bouffons à la Cour. C'est sous le seul regne licencieux de Charles II, que le dernier parut. Nos mœurs, depuis ce tems se sont si épurées, nos grands Seigneurs sont si desintéressés, ils ont tant de zele pour l'honneur & la prospérité de la Patrie, nos Dames sont si modestes, si réservées, si chastes, si

dévotes... Ah! M. le Comte, un Bouffon n'auroit pas un ſeul trait de raillerie à décocher ...

Oh! pour cela, s'écria-t-il, voilà du perſiſſlage.



CHAPITRE VII.

DIGRESSION.

LE paſſe-port étoit adreſſé à tous les Gouverneurs, Lieutenans-Commandans, Officiers Généraux & autres Officiers de Juſtice; & M. Yorik, le Bouffon du Roi, & ſon bagage, pouvoient voyager tranquillement. On avoit ordre de les laiſſer paſſer ſans les inquiéter ... J'avoue cependant que le triomphe d'avoir obtenu ce paſſeport me paroiſſoit un peu terni par la figure que j'y faiſois ... Mais quels biens dans ce monde ſont ſans mélange! Je connois de graves Théologiens qui vont juſqu'à ſoutenir que

la jouiſſance même eſt accompagnée d'un ſoupir, & que la plus délicieuſe qu'ils connoiſſent, ſe termine ordinairement par une émotion convulſive.

Je me ſouviens d'un paſſage du ſavant Bevoriskius, dans ſon Commentaire ſur les générations d'Adam. Il étoit au milieu d'une Note, lorſque deux moineaux, qui étoient ſur le bord de ſa fenêtre, interrompirent le fil de ſa généalogie, & la lui firent couper par une digreſſion.

« Cela eſt étrange! s'écrie-t-il,
» mais le fait n'en eſt pas moins vrai.
» Ils me troubloient par leurs ca-
» reſſes ... J'eus la curioſité de les
» marquer une à une avec une plume,
» & le moineau mâle, dans le peu de
» tems qu'il m'auroit fallu pour finir
» ma Note, réitéra les ſiennes vingt-
» trois fois & demie.

» Que le ciel répand de bienfaits
» ſur ſes créatures! ajoute Bevo-
» riskius. »

Et c'eſt le plus grave de tes freres,

ô malheureux Yorik, qui publie ce que tu peux copier ici sans rougir!

Mais cette anecdote ne m'appartient pas, & n'a rien de commun avec mes voyages... Je demande deux fois... deux fois excuse de cette digression.



CHAPITRE VIII.

CARACTERES.

EH bien! me dit le Comte, après qu'il m'eut donné le passe-port, comment trouvez-vous les François?

On peut s'imaginer qu'après avoir reçu tant d'honnêtetés, je ne pouvois répondre à cette question que d'une maniere fort polie.

Passe pour cela, dit le Comte; mais parlez franchement: trouvez-vous dans les François cette politesse marquée, dont on leur fait honneur partout?

Tout ce que j'ai vu, lui dis-je, me

confirme dans cette opinion ... Oh! oui, dit le Comte, les François ſont polis.

Juſqu'à l'excès, répartis-je. A l'excès? ... Ce mot le frappa, & il me dit que j'entendois ſûrement par-là plus que je ne diſois. J'eus beau lui aſſurer que non; il inſiſta ... Vous ne voulez pas tout dire ... mais point de réſerve ... parlez avec franchiſe.

Je crois, M. le Comte, lui dis-je, qu'il en eſt des queſtions que l'on ſe fait dans la ſociété, comme de la Muſique; on a beſoin d'une clef pour répondre aux unes, comme pour régler l'autre. Une note exprimée trop haut ou trop bas, dérange tout le ſyſtême de l'harmonie ... Le Comte de B ... me dit qu'il ne ſavoit pas la Muſique, & me pria de m'expliquer de quelque autre façon ... Une Nation civiliſée, M. le Comte, lui dis-je enfin, rend le monde ſon tributaire. La politeſſe en elle-même, ainſi que le beau ſexe, a d'ailleurs tant de charmes, qu'il eſt

honteux d'en dire du mal... Je crois cependant qu'il n'y a qu'un ſeul point de perfection où l'homme puiſſe arriver... S'il le paſſe, il change plutôt de qualités qu'il n'en acquiert... Je ne prétends pas marquer par-là à quel dégré cela ſe rapporte aux François ſur le point dont nous parlons... Mais ſi jamais les Anglois parvenoient à cette politeſſe qui diſtingue les François, ils ne perdroient peut-être pas en même tems cette politeſſe du cœur, qui engage les hommes à faire plutôt des actes d'humanité que de pure civilité ; mais ils perdroient au moins ce caractere original & varié, qui les diſtingue les uns des autres, & de tout le reſte du monde.

Je fouillai dans ma poche, & j'en tirai une douzaine de ſchelings, qui avoient été frappés du tems de Guillaume d'Orange, & qui étoient unis comme le verre : ils pouvoient ſervir à éclaircir ce que je venois de dire.

Voyez, M. le Comte, lui dis-je en

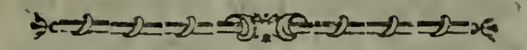
les jetant devant lui ſur ſon bureau. On ne peut pas les diſtinguer... Ils ont paſſé dans tant de mains, que l'empreinte en eſt abſolument effacée. Les Anglois ſont comme les anciennes médailles que l'on conſerve. Ils ſe ſont tenus ſéparés des autres hommes, & ils ont conſervé le même fil que la fine main de la Nature leur a donné... Ils ne ſont pas ſi agréables : mais en revanche la légende en eſt ſi viſible, que vous jugez du premier coup-d'œil, de qui eſt l'effigie & la ſouſcription... Mais les François, M. le Comte... Je crus m'appercevoir qu'il craignoit que je n'en diſſe beaucoup de mal ; les Français, dis-je, ont tant d'excellentes qualités, qu'ils peuvent bien ſe paſſer de celle-là. Il n'y a point de peuple qui ſoit plus fidele à ſon Roi, plus généreux, plus brave, plus ſpirituel, plus agréable. Je ne leur trouve qu'un défaut ; c'eſt d'être trop ſérieux.

Mon Dieu ! s'écria le Comte en ſe levant avec ſurpriſe... Mais vous plai-

ſantez, dit-il... Je mis la main ſur ma poitrine, & l'aſſurai gravement que c'étoit mon opinion...

Le Comte me dit qu'il étoit mortifié de ne pouvoir reſter, pour voir comment je m'y prendrois pour juſtifier cette idée. Il étoit obligé de ſortir dans le moment, pour aller dîner chez le Duc de C... Mais, j'eſpere, me dit-il, que vous ne trouverez pas Verſailles trop éloigné de Paris, pour vous empêcher d'y venir dîner avec moi... Vous ne direz peut-être plus alors que les François ſont trop ſérieux. En tous cas, nous verrons comment vous ſoutiendrez la theſe... Mais prenez-y garde, vous avez l'opinion du monde entier à combattre... Je promis au Comte d'avoir l'honneur de le voir avant de quitter Paris, & je me retirai.





CHAPITRE IX.

LA TENTATION.

JE revins auſſi-tôt à Paris. Le Portier me dit qu'une jeune fille, qui avoit une boîte de carton, étoit venu me demander un inſtant avant que j'arrivaſſe. Je ne ſais, dit-il, ſi elle s'en eſt allée ou non. Je pris la clef de ma chambre, & je trouvai dans l'eſcalier la jeune fille qui deſcendoit.

C'étoit mon aimable fille du qûai de Conti. Madame de R... l'avoit envoyée chez une Marchande de Modes, à deux pas de d'Hôtel de Modene: je ne l'avois pas été voir, & elle lui avoit dit de s'informer ſi je n'étois déja plus à Paris, & en ce cas, ſi je n'avois pas laiſſé une lettre à ſon adreſſe.

Elle monta avec moi dans ma chambre, pour attendre que j'euſſe écrit une

carte. C'étoit une belle ſoirée de la fin du mois de Mai. Les rideaux de la fenêtre, de taffetas cramoiſi, étoient tirés l'un contre l'autre... Le ſoleil ſe couchoit, & il réfléchiſſoit une ſi belle teinture ſur le viſage charmant de la jeune Beauté, que je crus qu'elle rougiſſoit... Cette idée me fit rougir moi-même... Nous étions ſeuls, & cette circonſtance me donna une ſeconde rougeur, avant que la premiere fut diſſipée.

Il y a une eſpece agréable de rougeur qui eſt à moitié criminelle, & qui provient plutôt du ſang que de l'homme lui-même... Le cœur l'envoie avec impétuoſité, & la vertu vole à ſa ſuite... mais ce n'eſt pas pour la rappeler, c'eſt pour rendre la ſenſation plus agréable... Elle vient en compagnie... je ne la décrirai pas... Je ſentis d'abord quelque choſe en moi qui n'étoit pas conforme à la leçon de vertu que j'avois donnée la veille ſur le quai de Conti; je cherchai une carte

pendant cinq ou ſix minutes, quoique je ſuſſe que je n'en avois point... Je pris une plume... je la laiſſai tomber; ma main trembloit, le Diable m'agitoit.

Je ſavois auſſi bien qu'un autre qu'il s'enfuiroit en lui réſiſtant; mais il eſt rare que je lui réſiſte, de peur d'être bleſſé au combat, quoique vainqueur... j'aime mieux, pour plus de ſûreté, céder le triomphe; & c'eſt moi-même qui fuis, au lieu de le faire fuir.

La jeune fille s'approcha du ſecrétaire, où je cherchois ſi inutilement une carte... Elle ramaſſa la plume, & m'offrit de me tendre le cornet; & cela d'une voix ſi douce, que j'allois l'accepter: cependant je n'oſai pas Mais, ma chere, je n'ai point de carte, lui dis-je, pour écrire. Qu'importe? écrivez, dit-elle naïvement, ſur telle autre choſe que ce ſoit.

Ah! je fus tenté de lui dire, je vais donc l'écrire ſur vos levres...

Mais je ſuis perdu, me dis-je, ſi je fais cela. Mon enfant, je n'écrirai point.

Je la pris par la main, & la menai vers la porte en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avois donnée .. Elle promit de s'en ſouvenir, & elle fit cette promeſſe avec tant d'ardeur, qu'en ſe retournant elle mit ſes deux mains dans les miennes... Il étoit impoſſible, dans cette ſituation, de ne les pas ſerrer ; je ſouhaitois les laiſſer aller, & je les retenois encore... Je ne lui parlois point, je raiſonnois en moi-même... L'action me faiſoit de la peine, mais je tenois toujours les mains ſerrées... Je voulois finir ce combat en les quittant, & je le recommençois. Mes genoux s'entrechoquoient, mon ſang treſſailloit.

Le lit n'étoit qu'à deux pas de nous... Je lui tenois encore les mains... & je ne ſais comment cela arriva... je ne le lui dis pas... je ne l'y attirai pas... je ne penſois pas même au lit... mais nous nous trouvâmes tous deux aſſis ſur le pied du lit.

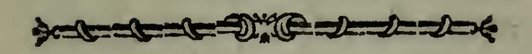
Il faut, dit-elle, que je vous montre

la petite bourſe que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu... Elle la chercha dans ſa poche droite qui étoit de mon côté, & la chercha pendant quelque tems. Elle la chercha dans ſa poche gauche, & ne la trouvant point, elle craignoit de l'avoir perdue... Je n'ai jamais attendu une choſe avec autant de patience. Enfin elle la trouva dans ſa poche droite, & elle me dit en la tenant au bout de ſes doigts: La voïlà. Elle étoit de taffetas vert, doublé de ſatin blanc piqué, & n'étoit pas plus grande qu'il ne falloit pour contenir l'écu qui étoit dedans. Elle étoit joliment faite, & elle me la mit dans la main. Je la tins dix minutes ſur ſon tablier... Je regardois la bourſe. Mes yeux ſe jetoient quelquefois de côté, mais ils rencontroient plus ſouvent ceux de la jolie fille.

J'avois un col pliſſé, dont quelques fils s'étoient rompus. Elle enfila ſans rien dire une aiguille, & ſe mit à le raccommoder ... Je prévis alors tout le

danger que couroit ma gloire... Sa main, qu'elle faiſoit paſſer ſur mon cou, en gardant le ſilence, agitoit les lauriers que mon imagination avoit placés ſur ma tête, & ils étoient prêts à tomber. La boucle d'un de ſes ſouliers s'étoit défaite en marchant... Voyez, dit-elle en levant ſon pied, j'allois la perdre, ſi je ne m'en étois pas apperçue... Je ne pouvois pas faire moins, en reconnoiſſance du ſoin qu'elle avoit pris de raccommoder mon col, que de rattacher la boucle... & de lever l'autre pied, pour voir ſi les boucles étoient placées l'une comme l'autre... Je le fis un peu trop bruſquement... & la belle fille fut renverſée... Et alors...





CHAPITRE X.

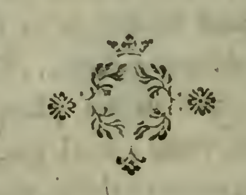
LA CONQUÊTE.

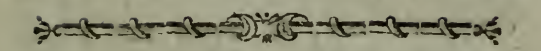
ET alors ? ... O vous, dont les mains froides & les cœurs glacés peuvent vaincre ou masquer les passions par le raisonnement, dites-moi quelle faute commet un homme à les ressentir ! Comment son esprit est-il responsable envers l'Emanateur de tous les esprits, de la conduite qu'il tient quand il en est agité ?

Si la Nature, en tissant sa toile d'amitié, a entrelacé dans toute la piece quelques fils d'amour & de desir, faut-il déchirer toute la toile pour les en arracher ? Oh ! châtie de pareils stoïques, grand Maître de la Nature ! m'écriois-je en moi même ... En quelque endroit que tu me places pour éprouver ma vertu, quel que soit le péril où je me trouve exposé, quelle que

ſoit ma ſituation, laiſſe-moi ſentir les mouvemens des paſſions qui appartiennent à l'humanité ... Et ſi je les gouverne comme je le dois, j'aurai toute ma confiance en ta juſtice ... C'eſt toi qui nous a formés ... Nous ne nous ſommes pas faits-nous mêmes.

Je n'eus pas ſi tôt adreſſé cette courte priere au Ciel, que je relevai la jeune fille. Je la pris par la main, & la conduiſis hors de la chambre ... Elle ſe tint près de moi juſqu'à ce que j'eus fermé la porte, & que j'en euſſe mis la clef dans ma poche ... Alors la victoire étoit décidée ... & elle ne l'étoit pas un inſtant auparavant; alors je lui donnai un baiſer ſur la joue ... je la repris par la main, & je la menai en toute ſûreté juſqu'à la porte de la rue.





CHAPITRE XI.

Le Mystere.

UN homme qui connoit le cœur humain, jugera aifément qu'il m'étoit impoffible de retourner fi tôt dans ma chambre ; c'eût été paffer d'un morceau mufical dont le feu avoit animé toutes mes affections, à une clef froide... Je reftai donc quelque tems fur la porte de l'Hôtel, & je m'occupai à examiner les paffans, & à former fur eux les conjectures que leurs différentes allures me fuggéroient; mais un feul objet fixa bientôt toutes mes attentions, & les confondit. C'étoit un grand homme fec, d'un férieux philofophique, & d'une mine hâlée, qui paffoit & repaffoit gravement dans la rue, & n'alloit jamais au-delà de foixante pas de chaque côté de la

porte. Il paroiſſoit avoir à peu près cinquante ans, & avoit une petite canne ſous le bras ... Son habit, ſa veſte & ſa culotte étoient de drap noir, un peu uſé, mais encore propre. A ſa maniere d'ôter ſon chapeau, & d'accoſter un grand nombre de paſſans; je jugeai qu'il demandoit l'aumône, & je préparai quelque monnoie pour la lui donner quand il s'adreſſeroit à moi en paſſant ... Mais il paſſa ſans me rien demander, & cependant ne fit pas ſix pas ſans s'arrêter vis-àvis d'une petite femme qui venoit devant lui ... J'avois plus l'air de lui donner, qu'elle ... A peine eut-il fini, qu'il ôta ſon chapeau à une autre ... Un Monſieur, d'un certain âge, avançoit lentement vers lui, & il étoit ſuivi d'un jeune homme fort bien mis ... Il les laiſſa paſſer tous deux ſans leur rien dire ... Mais une femme qui ſurvint un inſtant après en fut ſaluée ... Je reſtai à l'obſerver une bonne demi-heure,

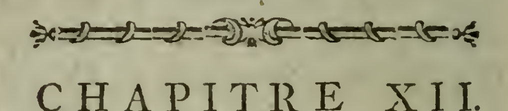
& il fit pendant ce tems une douzaine de tours en avant & en arriere, en suivant conſtamment le même plan.

Il y avoit deux choſes dans ſa conduite qui m'inquiétoient, & qui me faiſoient faire inutilement beaucoup de réflexions ; c'étoit de ſavoir d'abord pourquoi il ne contoit ſon hiſtoire qu'aux femmes, & enſuite quelle eſpece d'hiſtoire c'étoit, & quelle eſpece d'éloquence il employoit pour toucher leurs cœurs, en jugeant apparemment qu'elle étoit inutile pour émouvoir ceux des hommes.

Deux autres circonſtances me rendoient encore ce myſtere plus impénétrable ; c'eſt qu'il diſoit tout bas à chaque femme ce qu'il avoit à lui dire, & d'une façon qui avoit plutôt l'air d'un ſecret confié, que d'une demande ; & qu'il réuſſiſſoit toujours. Il n'arrêta pas une ſeule femme, qui ne tirât ſa bourſe pour lui donner quelque choſe.

J'eus beau réfléchir, je ne pus me

former de ſyſtême pour expliquer ce phénomene. C'étoit une énigme à m'occuper tout le reſte de la ſoirée, & je me retirai dans ma chambre.



CHAPITRE XII.

LE CAS DE CONSCIENCE.

MON Hôte me ſuivit, & à peine fut-il entré, qu'il me dit de chercher un autre logement. Pourquoi cela, lui dis-je, mon ami?... Pourquoi?... N'avez-vous donc pas eu pendant deux heures une jeune fille enfermée avec vous? Cela eſt contre les regles de ma maiſon... Fort bien! lui dis-je, & nous nous quitterons bons amis; car la jeune fille n'a point eu de mal... ni moi non plus, & je vous laiſſerai comme je vous ai trouvé... C'en eſt aſſez, reprit-il, pour perdre mon Hôtel de réputation... Cela n'eſt pas équivoque... Voyez, ajouta-t-il en me montrant

montrant le pied du lit où nous avions été aſſis… J'avoue que cela avoit quelque apparence d'un témoignage ; mais mon orgueil ſouffroit d'entrer en explication avec lui, &, ſans lui faire de détail, je lui dis de ſe tranquilliſer, de dormir auſſi bien que je le ferois cette nuit, & que je le payerois demain matin.

Je ne me ſerois pas ſoucié, Monſieur, de vous voir une douzaine de filles… Et je n'ai jamais ſongé, moi, à en avoir une ſeule, lui dis-je en l'interrompant… Pourvu, ajouta-t-il, que c'eût été le matin… Eſt-ce que la différence des momens du jour met à Paris de la différence dans le mal ? Cela en fait beaucoup, Monſieur, par rapport à la décence… Je goûte une bonne diſtinction, & je ne pouvois pas me fâcher bien vivement contre cet homme… J'avoue, pourſuivit-il, qu'il eſt néceſſaire à un Etranger d'avoir la commodité d'acheter des dentelles, de la broderie, des bas de ſoie… & ce

n'eſt rien, quand une femme qui vend de tout cela vient avec une boîte; de carton... cela paſſe... Oh! en ce cas votre conſcience & la mienne ſont à l'abri; car, ſur ma foi, elle en avoit une... mais je n'y ai pas regardé... Monſieur n'a donc rien acheté? dit-il. Rien du tout, dis-je... C'eſt que je vous recommande, Monſieur, une jeune fille qui vous vendra en conſcience... A la bonne heure, mais il faut que je la voie ce ſoir... Il me fit une profonde révérence, & ſe retira ſans réplique.

Je vais triompher de cet homme, me dis-je; mais quel profit en tirerai-je? Je lui ferai voir que ce n'eſt qu'une ame vile. Et enſuite? enſuite?... J'étois trop près de moi, pour dire que c'étoit pour l'amour des autres... Je n'avois point de bonne réponſe à me faire à cette queſtion... Il y avoit plus de mauvaiſe humeur que de principe dans mon projet... & il me déplaiſoit même avant de l'exécuter.

Une jeune grisette entra quelques minutes après avec une boîte de dentelles... Elle vient bien inutilement, me dis-je ; je n'acheterai certainement rien.

Elle vouloit me faire tout voir... Mais il étoit difficile de me montrer quelque chose qui me plût... Cependant elle ne faisoit pas semblant de s'appercevoir de mon indifférence. Son petit magasin étoit ouvert, & elle en étala toutes les dentelles à mes yeux, les déplia & les replia l'une après l'autre avec beaucoup de patience & de douceur... Il ne tenoit qu'à moi d'acheter ou de ne pas acheter ; elle me laissoit le tout pour le prix que je voudrois lui en donner... La pauvre créature sembloit avoir de l'ardeur pour gagner quelque chose, & fit ce qu'elle put pour vaincre mon obstination... Le jeu de ses graces étoit cependant plus animé par un air naïf & caressant, que par l'art.

S'il n'y a pas dans l'homme un fonds de complaisance & de bonté qui le

rende dupe, *tant pis.* Mon cœur s'amollit, & ma derniere résolution se changea aussi facilement que la premiere... Pourquoi punir quelqu'un de la faute des autres? Si tu es tributaire de ce tyran d'Hôte, me disois-je en fixant la jeune Marchande, je plains ton sort.

Je n'aurois eu que quatre louis dans ma bourse, que je ne l'aurois pas renvoyée sans en dépenser trois. Je lui pris une paire de manchettes.

L'Hôte va partager son profit avec elle... Qu'importe? Je n'ai fait que payer comme tant d'autres ont fait avant moi pour une action qu'ils n'ont pu commettre, & dont ils n'avoient pas même eu l'idée.



CHAPITRE XIII.

L'ÉNIGME.

LA Fleur, en me servant au souper, me dit que l'Hôte étoit bien fâché de l'affront qu'il n'avoit fait en me disant de chercher un autre logement.

Un homme, qui veut passer une nuit tranquille, ne se couche point avec de l'inimitié contre quelqu'un, quand il peut se réconcilier... Je dis donc à La Fleur de dire à l'Hôte, que j'étois fâché moi-même de lui avoir donné occasion de me faire ce mauvais compliment : vous pouvez même lui ajouter, si la jeune fille revenoit encore, que je ne veux plus la revoir.

Ce n'étoit pas à lui que je faisois ce sacrifice, c'étoit à moi-même... *Après l'avoir échappé aussi belle*, je m'étois résolu de ne plus courir de risques; & de tâcher de quitter Paris avec le

même fonds de vertu que j'y avois apporté.

Mais, Monſieur, dit La Fleur en me ſaluant juſqu'à terre, ce n'eſt pas ſuivre le ton... Monſieur changera ſans doute de ſentiment. Si par haſard il vouloit s'amuſer... Je ne trouve point en cela d'amuſement, lui dis-je en l'interrompant.

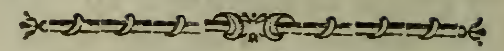
Mon Dieu! dit La Fleur en ôtant le couvert.

Il alla ſouper, & revint une heure après pour me coucher. Perſonne n'étoit plus attentif que lui; mais il étoit encore plus officieux qu'à l'ordinaire. Je voyois qu'il vouloit me dire quelque choſe, & qu'il n'oſoit le faire. Je ne pouvois concevoir ce que ce pouvoit être, & je ne me mis pas beaucoup en peine de le ſavoir. J'avois une autre énigme plus intéreſſante à développer. Le manége de l'homme que j'avois vu, m'occupoit. J'en aurois bien voulu connoître tous les reſſorts, & ce n'eſt point la coriofité qui m'excitoit. C'eſt

un principe de recherche ſi bas, que je ne donnerois pas une obole pour la ſatisfaire... Mais un ſecret qui amolliſſoit ſi promptement & avec autant d'efficácité le cœur du beau ſexe, étoit à mon avis un ſecret qui valoit la pierre philoſophale. Si les deux Indes m'euſſent appartenu, j'en aurois donné une pour le ſavoir.

Je le tournai & retournai inutilement toute la nuit dans ma tête. Mon eſprit, le lendemain matin en m'éveillant, étoit auſſi épuiſé par mes rêves, que celui du Roi de Babylone l'avoit été par ſes ſonges. Je n'héſitai pas d'affirmer que l'interprétation de cette énigme auroit embarraſſé tous les Savans de Paris, auſſi bien que ceux de la Chaldée.





CHAPITRE XIV.

LE DIMANCHE.

CETTE nuit amena le Dimanche. La Fleur, en m'apportant du thé, du pain & du beurre pour mon déjeûné, étoit ſi paré, que j'eus de la peine à le réconnoitre.

En le prenant à Montreuil, je lui avois promis un chapeau neuf avec une ganſe & un bouton d'argent, & ſix louis pour s'habiller à Paris. Je lui en avois donné ſept pour avoir le tout; & le bon garçon avoit, on ne peut mieux, employé ſon argent.

Il avoit acheté un fort bel habit d'écarlate, & la culotte de même... Cela n'avoit été porté que peu de tems... Je lui ſus mauvais gré de me dire qu'il avoit fait cette emplette à la fripperie. L'habillement étoit ſi frais, que, quoique je ſuſſe bien qu'il ne

pouvoit pas être neuf, j'aurois souhaité pouvoir m'imaginer que je l'avois fait faire exprès pour lui. Mais c'est une délicatesse qui ne blesse pas beaucoup à Paris.

La veste qu'il avoit achetée étoit de satin bleu, assez bien brodée en argent, un peu usée, mais encore fort apparente ; le bleu n'étoit pas trop foncé, & cela s'assortissoit très-bien avec l'habit & la culotte. Il avoit une bourse, un solitaire, des manchettes brodées, des bas de soie ; il étoit bien accommodé. La Nature lui avoit donné une belle figure qui ne lui avoit pas coûté un sou... En un mot, tout cela alloit fort bien ensemble.

C'est ainsi qu'il entra dans ma chambre, avec un gros bouquet à la boutonniere de son habit. Il y avoit dans tout son maintien un air de gaieté & de propreté, qui me rappela que c'étoit Dimanche... Je conjecturai aussi-tôt, en combinant les choses, que ce qu'il avoit à me dire le soir,

étoit de me demander la permiſſion de paſſer ce jour-là comme on le paſſe à Paris. J'y avois à peine penſé, que d'un air timide, mêlé cependant d'une ſorte de confiance que je ne le refuſerois pas, il me pria de lui accorder la journée.

Mais pourquoi faire, La Fleur? Il me dit ingénument que c'étoit pour faire le galant vis-à-vis de ſa maîtreſſe.

Moi, j'avois préciſément à le faire vis-à-vis de Madame de R... J'avois retenu exprès mon carroſſe de remiſe; & ma vanité n'auroit pas été peu flattée d'avoir un Domeſtique auſſi élégant derriere ma voiture. J'avois de la peine à me réſoudre à me paſſer de lui dans cette occaſion.

Mais il ne faut pas raiſonner dans ces petits embarras; il faut ſentir. Les Domeſtiques ſacrifient leur liberté dans le contrat qu'ils font avec nous; mais ils ne ſacrifient pas la Nature. Ils ont leur vanité, leurs ſouhaits, auſſi bien

que leurs maîtres... Ils ont mis à prix leur *abnégation* d'eux mêmes, ſi je peux me ſervir de cette expreſſion, & leurs attentes ſont quelquefois ſi déraiſonnables, que ſi leur état ne me donnoit pas le moyen de les mortifier, je voudrois ſouvent les en fruſtrer... Mais quand je réfléchis qu'ils peuvent me dire, lorſque je les maîtriſe: Je le ſais bien... je ſais que je ſuis votre domeſtique... Je ſens alors que je ſuis déſarmé de tout le pouvoir d'un maître.

La Fleur, tu peux aller, lui dis-je... Mais quelle eſpece de maîtreſſe as-tu faite depuis ſi peu de tems que tu es à Paris?... Et La Fleur, en me mettant la main ſur ſa poitrine, me dit que c'étoit une Demoiſelle qu'il avoit vue chez M. le Comte de B... La Fleur avoit un cœur fait pour la ſociété, &, à dire vrai, il en laiſſoit échapper, de maniere ou d'autre, auſſi peu d'occaſion que ſon maître... Mais comment celle-ci vint-elle? Dieu le ſait. Tout ce qu'il

m'en dit, c'eſt que pendant que j'étois chez le Comte, il avoit fait connoiſſance avec la Demoiſelle, au bas de l'eſcalier. Le Comte m'avoit accordé ſa protection; & La Fleur avoit ſu ſe mettre dans les bonnes graces de la Demoiſelle. Elle devoit venir ce jour-là à Paris avec deux ou trois autres perſonnes de la maiſon de M. le Comte, & il avoit fait la partie de paſſer la journée avec eux ſur les Boulevards.

Gens heureux! qui, une fois la ſemaine, au moins, mettez de côté vos embarras & vos ſoucis, & qui, en chantant & danſant, éloignez gaiement de vous un fardeau de peines & de chagrins qui accable lès autres Nations.



CHAPITRE XV.

OCCASION IMPRÉVUE.

LA Fleur, ſans y ſonger plus que moi, m'avoit laiſſé de quoi m'amuſer tout le jour.

Il m'avoit apporté le beurre ſur une feuille de figuier. Il faiſoit chaud, & il avoit demandé une mauvaiſe feuille de papier pour mettre entre ſa main & la feuille de figuier.

Cela tenoit lieu d'une aſſiette, & je lui dis de mettre le tout ſur la table comme cela étoit. Le congé que je lui avois donné, m'avoit déterminé à ne point ſortir. Je lui dis de s'en aller, & d'avertir, en paſſant, le Traiteur que je dînerois à l'Hôtel.

Dès que j'eus déjeûné, je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'en allois faire autant de la feuille de papier, mais elle étoit imprimée. J'y

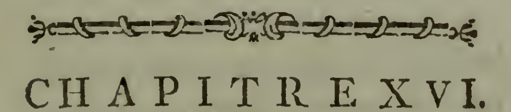
jetai les yeux. J'en lus une ligne, puis une autre, puis une troisieme; cela excita ma curiosité. Je baissai la fenêtre, je m'assis, & je me mis à lire.

C'étoit du vieux François, dont la date paroissoit être du tems de Rabelais; & c'étoit peut-être lui qui en étoit l'Auteur. Le caractere étoit gothique, & si effacé par l'humidité & par l'injure du tems, que j'eus bien de la peine à le déchiffrer ... J'en abandonnai même la lecture, & j'écrivis une lettre à mon ami Eugene ... Mais je repris le chiffon. Impatienté de nouvèau, j'e t'écrivis aussi, ma chere Lisette, pour me calmer; mais irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore, & je m'obstinois à le lire quand le dîner vint.

Je réveillai mes esprits par une bouteille de vin de Bourgogne, & je repris ma tâche. Gruterus ou Spon (1) n'avoient jamais été plus appliqués à

(1) Savans Antiquaires.

pénétrer le ſens de quelque médaille, & en deux ou trois heures d'eſſai, je crus m'appercevoir que je comprenois ce que je liſois ... Mais pour m'en aſſurer davantage, je me mis à le traduire en Anglois, pour voir la figure que cela feroit ... Je faiſois de tems en tems quelques tours dans ma chambre, je me mettois à la fenêtre, je reprenois la plume, & à neuf heures du ſoir j'eus enfin achevé mon travail ... On en dira ce qu'on voudra ; le voici.



CHAPITRE XVI.

FRAGMENT.

OR, comme la femme du Notaire diſputoit ce point un peu trop vivement avec le Notaire, je voudrois, dit le Notaire en mettant bas ſon parchemin, qu'il y eût ici un autre Notaire pour prendre acte de tout ceci.

Que feriez-vous alors ? dit-elle en

ſe levant précipitamment ... La ſemme du Notaire étoit une petite femme vaine & colérique ... Et le Notaire, pour éviter un ouragan, jugea à propos de répondre avec douceur ... J'irois, dit-il, au lit ... Vous pouvez aller au diable, dit la femme du Notaire.

Or, il n'y avoit qu'un lit dans tout l'appartement, parce que ce n'eſt pas la mode à Paris d'avoir pluſieurs chambres qui en ſoient garnies; & le Notaire, qui ne ſe ſoucioit pas de coucher avec une femme qui venoit de l'envoyer au diable, & qui, un peu plus échauffée, n'auroit peut-être pas même fait de façon pour l'envoyer autre part, prit ſon chapeau, ſa canne & ſon manchon, & ſortit de la maiſon.

La nuit étoit pluvieuſe & venteuſe, & il marchoit mal à ſon aiſe vers le Pont-Neuf.

De tous les ponts qui ont jamais été faits, ceux qui paſſent ſur le Pont-Neuf, doivent avouer que c'eſt le pont le plus beau, le plus noble, le

plus magnifique, le mieux éclairé, le plus long, le plus large qui ait jamais joint deux côtés de riviere ſur la ſurface du globe.

Je ne ſais ſi je me trompe; à ce trait on diroit que l'Auteur du Fragment n'étoit pas François : mais continuons, cela vaut mieux qu'une mauvaiſe réflexion.

Le ſeul reproche que les Théologiens, les Docteurs de Sorbonne, & tous les Caſuiſtes faſſent à ce pont, c'eſt que s'il fait du vent à Paris, il n'y a point d'endroit où l'on blaſphême plus ſouvent la Nature à l'occaſion de ce météore... & cela eſt vrai, mes bons amis : il y ſouffle ſi vigoureuſement, il vous y houſpille avec des bouffées ſi ſubites & ſi fortes, que de cinquante perſonnes qui le paſſent, il n'y en a pas une qui ne coure le riſque de ſe voir enlever ou de montrer quelque choſe.

Le pauvre Notaire, qui avoit à ga-

rantir ſon chapeau d'accident, appuya deſſus le bout de ſa canne : mais comme il paſſoit en ce moment auprès de la ſentinelle, le bout de ſa canne, en la levant, attrapa la corne du chapeau de la ſentinelle ; & le vent qui n'avoit preſque plus rien à faire, emporta le chapeau dans la riviere.

C'eſt un coup de vent, dit en l'attrapant un Bachoteur qui ſe trouva là.

La ſentinelle étoit un Gaſcon. Il devint furieux releva ſa mouſtache, & mit ſon arquebuſe en joue.

Dans ce tems-là on ne faiſoit partir les arquebuſes que par le ſecours d'une meche. Le vent, qui fait des choſes bien plus étranges, avoit éteint la lanterne de papier d'une vieille femme, & la vieille femme avoit emprunté la meche de la ſentinelle pour la rallumer ... Cela donna le tems au ſang du Gaſcon de ſe refroidir, & de faire tourner l'aventure plus avantageuſement pour lui ... Il courut après le No-

taire, & ſe ſaiſit de ſon caſtor. C'eſt un coup de vent, dit-il, pour rendre ſa capture auſſi légitime que celle du Bachoteur.

Le pauvre Notaire paſſa le pont ſans rien dire; mais arrivé dans la rue Dauphine, il ſe mit à déplorer ſon ſort.

Que je ſuis malheureux! diſoit-il. Serai-je donc toute ma vie le jouet des orages, des tempêtes & du vent? Etois-je né pour entendre toutes les injures, les imprécations qu'on vomit ſans ceſſe contre mes confreres & contre moi? Ma deſtinée étoit-elle donc de me voir forcé, par les foudres de l'Egliſe, à contracter un mariage avec une femme qui étoit ſi douce avant qu'elles ſe mêlaſſent de cette affaire, & qui eſt à préſent pire qu'une Furie? D'être chaſſé de chez moi par des vents domeſtiques, & dépouillé de mon caſtor par ceux du pont? Me voilà tête nue & à la merci des bouraſques d'une nuit pluvieuſe & orageuſe, &

du flux & reflux des accidens qui l'accompagnent. Où aller? où paſſer la nuit? quel vent, au moins, dans les trente-deux points du compas, pouſſera chez moi les pratiques de mes Confreres?

Le Notaire ſe plaignoit ainſi, lorſqu'il entendit, du ſond d'une allée obſcure, une voix qui crioit à quelqu'un d'aller chercher le Notaire le plus proche... Or le Notaire qui étoit là, ſe crut le Notaire déſigné... C'eſt ainſi que l'occaſion fait le larron. Il entra dans l'allée, & s'y enfonça juſqu'à ce qu'il trouva une petite porte ouverte. Là il entra dans une grande ſalle, & une vieille Servante l'introduiſit dans une chambre encore plus grande, où il y avoit pour tous meubles une longue pertuiſane, une cuiraſſe, une vieille épée rouillée, & une bandouliere, qui étoient ſuſpendues à des clous à quatre endroits différens le long du mur.

Un vieux perſonnage, autrefois

Gentilhomme, & qui l'étoit encore, en ſuppoſant que l'adverſité & la miſere ne flétriſſent pas la Nobleſſe, étoit couché dans un lit à moitié entouré de rideaux, la tête appuyé ſur ſa main en guiſe de chevet. Il y avoit unè petite table tout auprès du lit, & ſur la petite table, une chandelle qui éclairoit tout l'appartement. On avoit placé la ſeule chaiſe qu'il y eût près de la table, & le Notaire s'aſſit ſur la chaiſe. Il tira de ſa poche une écritoire & une feuille ou deux de papier, qu'il mit ſur la table ... Il exprima, du coton de ſon cornet, un peu d'encre avec ſa plume, &, la tête baiſſée au deſſus de ſon papier, il attendoit, d'une oreille attentive, que le Gentilhomme lui dictât ſon teſtament.

Hélas! M. le Notaire, dit le Gentilhomme, je n'ai rien à donner qui puiſſe ſeulement payer les frais de mon teſtament, ſi ce n'eſt mon Hiſtoire... Et je vous avoue que je ne mourois pas tranquillement, ſi je ne l'avois

léguée au Public ... Je vous légue à vous qui allez l'écrire, les profits qui pourront vous en revenir... Mais prenez garde que le Libraire ne vous les écorne ... C'eſt une Hiſtoire ſi extraordinaire, que tout le genre humain la lira avec avidité ... Elle fera la fortune de votre maiſon ... Mais, encore une fois, prenez garde au Libraire ... Le Notaire, dont l'encre étoit ſéchée, en puiſa encore comme il put ... Puiſſant Directeur de tous les événemens de ma vie ! s'écria le vieux Gentilhomme en levant les yeux & les mains vers le ciel; ô toi, dont la main m'a conduit à travers ce labyrinthe d'aventures étranges, juſqu'à cette ſcene de déſolation, aide la mémoire fautive d'un homme infirme & affligé!...Dirige ma langue par l'eſprit de ta vérité éternelle, & que cet étranger n'écrive rien qui ne ſoit déja écrit dans ce livre inviſible, qui doit me condamner ou m'abſoudre.

Le Notaire qui avoit oui dire que les

Romans n'étoient que des menſonges étoit enchanté d'en avoir un à écrire qui ne feroit que des vérités... Il éleva ſa plume entre ſes yeux & la chandelle, pour voir ſi rien ne s'oppoſeroit à la netteté de ſon écriture, & il n'avoit jamais été ſi bien préparé.

Cette Hiſtoire, M. le Notaire, ajouta le moribond, réveillera toutes les ſenſations de la Nature... Elle affligera les cœurs humains... Les ames les plus dures, les plus cruelles, en feront émues de compaſſion.

Le Notaire brûloit d'impatience de la commencer, & l'on ſoupçonne même qu'il conçut le projet, dès ce moment, de la donner au Public comme ſi elle étoit de lui... Il s'imaginoit qu'on regarderoit comme un prodige qu'un Notaire eût ſu écrire quelque choſe en François... Il reprit donc de l'encre pour la troiſieme fois; & le malade, en ſe tournant de ſon côté lui dit: Ecrivez, M. le Notaire; & le Notaire écrivit ce qui ſuit.

Où eſt le reſte ? dis-je à La Fleur qui entra en ce moment dans ma chambre.

CHAPITRE XVII.

LE BOUQUET.

LE reſte, Monſieur ? dit-il, quand je lui eus dit ce qui me manquoit. Il n'y en avoit que deux feuilles, celle-ci & une autre dont j'ai enveloppé les tiges du bouquet que j'avois, & que j'ai donné à la Demoiſelle que j'ai été trouver ſur le Boulevard... Je t'en prie, La Fleur, retourne la voir, & demande-lui l'autre feuille, ſi par haſard elle l'a conſervée. Elle l'aura ſans doute, dit-il, & il part en volant.

Il ne fut que quelques inſtans à revenir. Il étoit eſſoufflé, & plus triſte que s'il eût perdu la choſe la plus précieuſe... Juſte ciel ! me dit-il, Monſieur, il n'y a qu'un quart d'heure que

je lui ai fait le plus tendre adieu; & la volage, en ce peu de tems, a donné le gage de ma tendresse à un Valet-de-pied du Comte... J'ai été le lui demander; il l'avoit donné lui-même à une jeune Lingere du coin; & celle-ci en a fait présent à un Joueur de violon, qui l'a emporté je ne sais où ... & la feuille de papier avec. Oui, Monsieur... nos malheurs étoient enveloppés dans la même aventure... Je soupirai; & La Fleur soupira, mais un peu plus haut.

Quelle perfidie, s'écrioit La Fleur! Cela est malheureux, disoit son Maître.

Cela ne m'auroit pas fait de peine, disoit La Fleur, si elle l'avoit perdu... Ni à moi, La Fleur, si je l'avois trouvé...



CHAPITRE XVIII.

L'ACTE DE CHARITÉ.

UN homme qui craint d'entrer dans un paſſage obſcur, peut être un très-galant homme, & propre à faire mille choſes ; mais il lui eſt impoſſible de faire un bon Voyageur Sentimental. Je fais peu de cas de ce qui ſe paſſe au grand jour & dans les grandes rues ... La Nature eſt retenue & n'aime pas à agir devant des ſpectateurs. Mais on voit quelquefois, dans un coin retiré, de courtes ſcenes qui valent mieux que tous les ſentimens d'une douzaine de Tragédies du théâtre François réunies ... Elles ſont cependant bien bonnes ... Elles ſont auſſi utiles aux Prédicateurs qu'aux Rois, aux Héros, aux Guerriers ; & quand je veux faire quelque ſermon plus brillant qu'à l'ordinaire, je les lis, & j'y trouve un

fonds inépuiſable de matériaux ... La Cappadoce, le Pont, l'Aſie, la Phrygie ; la Pamphilie, le Mexique, me fourniſſent des textes auſſi bons que la Bible.

Il y a un paſſage fort long & fort obſcur, qui va de l'Opéra-comique à une rue fort étroite. Il eſt fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent ſe retirer tranquillement à pied quand la foule des carroſſes s'eſt écoulée. Le bout de ce paſſage, vers la ſalle, eſt éclairé par un lampion, dont la lumiere foible ſe perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Ce lumignon eſt peu utile, mais il ſert d'ornement. Il eſt de loin comme une étoile fixe de la moindre grandeur ... Elle brûle & ne fait aucun bien à l'Univers.

J'apperçus dans ce paſſage, à cinq ou ſix pas de la rue, deux Dames qui ſe tenoient par le bras, & qui avoient l'air d'attendre une voiture. Je me tapis le long du mur, preſque à côté

d'elles, & m'y tins tranquillement ... J'étois en noir, & à peine pouvoit-on diſtinguer qu'il y eût là quelqu'un.

Je ne pouvois pas trop bien diſcerner moi-même les traits des deux Dames, mais j'avois paſſé tout près d'elles, & j'avois, je crois, remarqué que celle dont j'étois le plus proche, étoit grande, maigre, & d'environ trente-ſix ans; l'autre étoit-auſſi grande, auſſi maigre, & paroiſſoit plus âgée. Je ne ſais ſi elles étoient mariées, ſi elles étoient veuves, ou ſi ce n'étoient point par haſard un duo de triſtes Veſtales auſſi ennuyées de l'être, que vaines, à leur grand regret, d'en afficher le titre. Ce que je crus voir le mieux, c'eſt qu'elles n'avoient pas l'air d'être plus accoutumées au doux langage des Amans, qu'à leurs tendres careſſes... Je ne pouvois pourtant pas les rendre heureuſes .. Mais le bonheur ce ſoir étoit deſtiné à leur venir d'une autre main.

Une voix baſſe, avec une bonne

tournure d'expreſſion, terminée par une douce cadence, ſe fit entendre, & leur demanda, pour l'amour de Dieu, une piece de douze ſous entre elles d'eux... Il me parut ſingulier d'entendre un mendiant fixer le contingent d'une aumône, & ſur-tout de le fixer à douze fois plus haut qu'on ne donne ordinairement ; ou en plein jour, ou dans l'obſcurité... Les Dames en parurent tout auſſi ſurpriſes que moi... Douze ſous, dit l'une ! Une piece de douze ſous, dit l'autre ! & point de réponſe.

Je ne ſais, Meſdames, dit le pauvre, comment demander moins à des perſonnes de votre rang, & il leur fit une profonde révérence.

Paſſez, paſſez, dirent-elles ; nous n'avons point d'argent.

Il garda le ſilence pendant une minute ou deux, & renouvela ſa priere.

Ne fermez pas vos oreilles, mes belles Dames, dit-il, à mes accens... Mais, mon bon homme, dit la plus

jeune, nous n'avons point de monnoie ... Que Dieu vous béniſſe donc, dit-il, & multiplie envers vous ſes faveurs! ... L'aînée mit la main dans ſa poche ... Voyons donc, dit-elle, ſi je trouverai un ſou marqué ... Un ſou marqué! Ah! donnez la piece de douze ſous, dit l'homme; la Nature a été libérale à votre égard, ſoyez-le envers un malheureux qu'elle ſemble avoir abandonné.

Volontiers, dit la plus jeune, ſi j'en avois.

Beautés compatiſſantes, dit-il en s'adreſſant à toutes deux, il n'y a que votre bonté, votre bienfaiſance, qui donnent à vos yeux un éclat ſi doux & ſi brillant ... & c'eſt ce qui faiſoit dire tout à l'heure au Marquis de Villiers & à ſon frere en paſſant, des choſes ſi agréables de vous ...

Les deux Dames s'affecterent, & toutes deux à la fois mirent la main dans leur poche, & en tirerent chacune une piece de douze ſous. Le pauvre &

elles ne luttoient plus : il n'y eut plus de conteſtations qu'entre elles, pour ſavoir qui donneroit la piece de douze ſous; & leur envie paroiſſoit tenir de l'empreſſement. La diſpute ſe termina par les donner toutes deux; & l'homme ſe retira.



CHAPITRE XIX.

L'ENIGME EXPLIQUÉE.

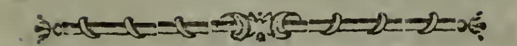
JE courus vîte après lui, & je fus tout étonné de voir le même homme que j'avois vu devant l'Hôtel de Modene, & qui m'avoit jeté l'eſprit dans un ſi grand embarras ... Je découvris tout d'un coup ſon ſecret, ou au moins ce qui en étoit la baſe: c'étoit la flatterie.

Parfum délicieux! quel rafraîchiſſement ne donnes-tu pas à la Nature Comme tu remues toutes ſes puiſſances & toutes ſes foibleſſes! Avec quelle

douceur tu pénétres dans le ſang, & tu l'aides à franchir les paſſages les plus difficiles qu'il rencontre dans ſa route pour aller au cœur !

L'homme, en ce moment, n'étoit pas gêné par le tems, & il prodigua à ces Dames ce qu'il étoit ſans doute forcé d'épargner dans d'autres circonſtances. Il eſt ſûr qu'il ſavoit ſe réduire à moins de paroles dans les cas preſſés, tels que ceux qui arrivoient dans la rue ; mais comment faiſoit-il ? ... L'inquiétude de le ſavoir ne me tourmente pas. C'eſt aſſez pour moi d'être inſtruit qu'il gagna deux pieces de douze ſous ... Que ceux qui ont fait une fortune plus conſidérable par la flatterie, expliquent le reſte, ils y réuſſiront mieux que moi.





CHAPITRE XX.

ESSAI.

NOUS nous avançons moins dans le monde en rendant des ſervices, qu'en en recevant. Nous prenons le réjeton fané d'un œillet, nous le plantons, & nous l'arroſons parce que nous l'avons planté.

M. le Comte de B... qui m'avoit été ſi utile pour mon paſſe-port, me le fut encore... Il étoit venu à Paris, & devoit y reſter quelques jours... Il s'empreſſa de me préſenter à quelques perſonnes de qualité qui devoient me préſenter à d'autres, & ainſi de ſuite.

Je venois de découvrir, aſſez à tems, le ſecret que je voulois approfondir, pour tirer parti de ces honneurs & les mettre à profit. Sans cela, je n'aurois dîné ou ſoupé qu'une ſeule

fois à la ronde chez toutes ces personnes, comme cela ſe pratique ordinairement ; & en traduiſant, ſelon ma coutume, les figures & les attitudes Françoiſes en Anglois, j'aurois vu à chaque fois que j'avois pris le couvert de quelqu'un qui auroit été plus agréable à la compagnie que moi. L'effet tout naturel de ma conduite eût été de réſigner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurois pas ſu les conſerver... Mon ſecret opéra ſi bien, que les choſes n'allerent pas mal.

Je fus introduit chez le vieux Duc de... Il s'étoit ſignalé autrefois par une foule de faits de Chevalerie dans la Cour de Cythere, & il conſervoit encore l'idée de ſes jeux & de ſes tournois.... Mais il auroit voulu faire croire que les choſes étoient encore ailleurs que dans ſa tête. Je veux, diſoit-il, faire un tour en Angleterre, & il s'informoit beaucoup des Dames Angloiſes... Croyez-moi, lui dis-je,

M. le Duc, reſtez où vous êtes. Les Seigneurs Anglois ont beaucoup de peine à obtenir de nos Dames un ſeul coup d'œil favorable; & le vieux Duc m'invita à dîner.

M. de... Fermier-Général, me fit une foule de queſtions ſur nos taxes... J'entends dire, me dit-il, qu'elles ſont conſidérables... Oui, lui dis-je en lui faiſant une profonde révérence; mais vous devriez nous donner le ſecret de les recueillir, & il me pria à ſouper dans ſa petite maiſon.

On avoit dit à la Vicomteſſe de G... que j'étois un homme d'eſprit... Madame la Vicomteſſe étoit elle-même une femme d'eſprit; elle brûloit d'impatience de me voir & de m'entendre parler... Je ne fus pas plutôt aſſis, que je m'apperçus que la moindre de ſes inquiétudes étoit de ſavoir que j'euſſe de l'eſprit ou non... Il me ſembla qu'on ne m'avoit laiſſé entrer que pour que je ſuſſe qu'elle en avoit... Je prends le Ciel à témoin que je ne deſſerrai

pas une fois les levres ; & Madame de G... exigea que je fuſſe de ſa ſociété.

Madame de F... aſſuroit à tout le monde qu'elle n'avoit jamais eu avec qui que ce ſoit une converſation plus inſtructive que celle qu'elle avoit eue avec moi.

Il y a trois époques dans l'empire d'une Dame d'un certain ton en France... Elle eſt coquette... puis Déiſte... & enfin dévote. L'empire ſubſiſte toujours, elle ne fait que changer de ſujets. Les eſclaves de l'amour ſe ſont-ils envolés à l'apparition de ſa trente-cinquieme année, ceux de l'incrédulité leur ſuccedent ; viennent enſuite ceux de l'Egliſe.

Madame de F.... chanceloit entre les deux premieres époques ; ſes roſes commençoient à ſe faner, & il y avoit cinq ans au moins, quand je lui rendis ma premiere viſite, qu'elle devoit pencher vers le Déiſme, & je m'en apperçus bientôt.

Elle me fit placer ſur le ſopha où elle étoit, afin de parler plus commodément & de plus près ſur la Religion; & nous n'avions pas cauſé quatre minutes, qu'elle me dit: Pour moi, je ne crois à rien du tout.

Il ſe peut, Madame, que ce ſoit votre principe; mais je ſuis ſûr qu'il n'eſt pas de votre intérêt de détruire des ouvrages extérieurs auſſi puiſſans. Une citadelle ne réſiſte guere quand elle en eſt privée... Rien n'eſt ſi dangereux pour une Beauté, que d'être Déiſte... & je dois cette dette à mon *Credo*, de ne pas vous le cacher. Eh! bon Dieu, Madame, quels ne ſont pas vos périls? Il n'y a que quatre ou cinq minutes que je ſuis auprès de vous... & j'ai déja formé des deſſeins : qui ſait ſi je n'aurois pas tenté de les ſuivre, ſi je n'avois été perſuadé que les ſentimens de votre Religion ſeroient un obſtacle à leur ſuccès?

Nous ne ſommes pas des diamans, lui dis-je en lui prenant la main; il

nous faut des contraintes, jusqu'à ce que l'âge se glisse sur nous & nous les donne... Mais, ma belle Dame, ajoutai-je en lui baisant la main que je tenois... il est encore trop tôt... Le tems n'est pas encore venu.

Je peux le dire.. Je passai dans tout Paris pour avoir converti Madame de F... Elle rencontra D... & l'Abbé M... & leur assura que je lui en avois plus dit en quatre minutes en faveur de la Religion révélée, qu'ils n'en avoient écrit contre elle dans toute leur Encyclopédie... Je fus enregistré sur le champ dans la coterie de Madame de F... qui différa de deux ans l'époque déja commencée de son Déisme.

Je me souviens que j'étois chez elle un jour; je tâchois de démontrer au cercle qui s'y étoit formé, la nécessité d'une premiére cause... J'étois dans le fort de mes preuves, & tout le monde y étoit attentif, lorsque le jeune Comte de S... me prit mystérieusement

par la main... Il m'attira dans le coin le plus reculé du ſallon, & me dit tout bas... Vous n'y avez pas pris garde... votre ſolitaire eſt attaché trop ſerré... il faut qu'il badine... Voyez le mien... Je ne vous en dis pas davantage : un mot, Yorik, ſuffit au Sage...

Et un mot qui vient du Sage ſuffit, M. le Comte ; & M. le Comte m'embraſſa avec plus d'ardeur que je ne l'avois jamais été.

Je fus auſſi de l'opinion de tout le monde pendant trois ſemaines. Parbleu! diſoit-on, ce M. Yorik a, ma foi, autant d'eſprit que nous... Il raiſonne à merveille, diſoit quelque autre. On ne peut être de meilleure compagnie, ajoutoit quelqu'un. J'aurois pu à ce prix manger dans toutes les maiſons de Paris, & paſſer ainſi ma vie au milieu du beau monde... Mais quel métier *!* j'en rougiſſois. C'étoit jouer le rôle de l'eſclave le plus vil ; tout ſentiment d'honneur ſe révoltoit contre ce genre de vie... Plus

les ſociétés dans leſquelles je me trouvois étoient élevées, & plus je me trouvois forcé de faire uſage du ſecret que j'avois appris dans le cul-de-ſac de l'Opéra-Comique... Plus la coterie avoit de réputation, & plus elle étoit fréquentée par les enfans de l'Art, & il falloit les ſurpaſſer pour plaire... Et je languiſſois après les enfans de la Nature. Une nuit que je m'étois vilement proſtitué à une demi-douzaine de perſonnes du plus haut parage, je me trouvai incommodé... J'allai me coucher. Je dis le lendemain de grand matin à La Fleur d'aller chercher des chevaux de poſte, & je quittai Paris & les bons amis que l'adulation m'y avoit donnés.





CHAPITRE XXI.

HISTOIRE DE JULIETTE.

JE voulois voir la Bretagne, & j'avois des raiſons pour paſſer par la Loire... Peut-être y rencontrerois-je la charmante Juliette.

Je n'ai jamais ſenti juſqu'à préſent l'embarras que cauſe l'abondance : mais quel ſpectacle pour un Voyageur, quand il traverſe la Touraine dans le tems des vendanges, lorſque la Nature verſe ſes bienfaits ſur le cultivateur laborieux, & que tout le monde eſt dans la joie ! Que ces côteaux ſi rians & ſi agréables de la Loire, ſont différens de ces campagnes ſombres que nous traverſons en Angleterre ! Je donnerois tous les Palais de l'Univers pour y avoir une cabane cou-

verte de chaume; mais c'eſt à une condition, ma Liſette; je voudrois que tu l'habitaſſes avec moi. Quel raviſſement pour mon cœur, en faiſant ce voyage! La Muſique à chaque pas battoit le tems au travail; & tous ſes enfans portoient leurs grappes, en danſant, au preſſoir. Mes ſenſations n'ont jamais été ſi vives. Les aventures naiſſoient à toutes les poſtes où je m'arrêtois.

Juſte Ciel! quelle ample matiere eſt ſous ma main! Elle me ſuffiroit pour vingt volumes; &, hélas! l'hiſtoire de Juliette, de la pauvre Juliette, va me prendre la moitié de ce qui me reſte à écrire... Mon ami M. Shandy l'avoit connue près d'Amboiſe; & l'hiſtoire de cette fille infortunée, dont l'eſprit étoit égaré, m'avoit ſenſiblement affecté... J'étois au relais de Veuves, & je ne pus réſiſter au deſir que j'avois de ſavoir de ſes nouvelles. Je fis une demi-lieue à pied,

pour aller au village où demeuroient ſes parens.

J'avoue que c'étoit aller en Chevalier *de la triſte figure*, à la recherche des aventures mélancoliques... Mais je ne ſais comment cela arrive... Je ne ſuis jamais plus convaincu qu'il exiſte en moi une ame, que quand je me trouve au milieu des accidens funeſtes.

La vieille mere vint m'ouvrir la porte, & ſa phyſionomie me conta toute l'hiſtoire avant qu'elle ouvrit la bouche. Elle avoit perdu ſon mari... Il étoit mort, un mois auparavant, de chagrin de voir l'égarement de l'eſprit da ſa fille Juliette.

Elle avoit d'abord craint que cet événement n'eût dérangé le jugement qui lui reſtoit; mais elle étoit, au contraire, un peu revenue à elle-méme... Elle me dit qu'elle étoit toujours inquiete: Hélas! dit-elle en pleurant, ma pauvre fille rode quelque part autour du village.

Pourquoi mon pouls bat-il langoureusement pendant que j'écris ceci? Et pourquoi La Fleur, dont le cœur ne sembloit tourné qu'à la joie, passa-t-il deux fois le dos de sa main sur ses yeux pendant que la femme nous parloit?

J'avois dit au Postillon de conduire la chaise à Amboise. Lorsque nous n'en étions plus qu'à une demi-lieue, dans un petit sentier qui menoit à un clos de vigne, j'apperçus la pauvre Juliette assise sous un saule. Son coude étoit appuyé sur ses genoux, & sa tête sur sa main... Un petit ruisseau couloit au pied de l'arbre... Je dis à la Fleur de gagner la ville, & d'ordonner le souper...

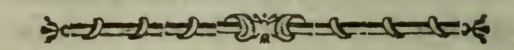
Elle étoit habillée de blanc, & à peu près comme mon ami me l'avoit dépeinte, si ce n'est que ses cheveux, quand il la vit, étoient retenus par un réseau de soie, & qu'en ce moment elle les avoit épars & flottans. Elle avoit aussi ajouté à son corset un ruban

d'un vert pâle, qui, en paſſant par-deſſus ſon épaule, tomboit juſqu'à ſa ceinture & ſuſpendoit ſon chalumeau... Sa chevre lui avoit été auſſi infidelle que ſon amant, & elle avoit, à ſa place, un petit chien qu'elle tenoit en leſſe avec une petite corde attachée à ſon bras... Je regardai le chien, & elle le tira vers elle... Tu ne me quitteras pas, Silvio, dit-elle. Je la fixai, & je vis aux larmes qui couloient de ſes yeux pendant qu'elle proféroit ces mots, qu'elle penſoit plus à ſon pere qu'à ſon amant & à ſa chevre, qui avoient été inconſtans.

Je m'aſſis auprès d'elle, & elle me permit d'eſſuyer ſes pleurs avec mon mouchoir... J'eſſuyai les miens à mon tour... & je ſentis en moi des ſenſations qui ne pouvoient certainement provenir d'aucune combinaiſon de la matiere & du mouvement.

Oh! je ſuis aſſuré que j'ai une ame. Les Matérialiſtes, & tous les

Livres dont ils ont infecté le monde ; ne pourront jamais me convaincre du contraire.



CHAPITRE XXIII.

SUITE DE L'HISTOIRE DE JULIETTE.

JULIETTE étoit un peu revenue à elle. Je lui demandai si elle se souvenoit d'un grand homme pâle & maigre qui s'étoit assis entre elle & sa chevre, il y avoit deux ans . . . Elle me dit qu'elle avoit eu l'esprit fort aliéné dans ce tems, mais que cependant elle s'en souvenoit par deux circonstances ; l'une, qu'elle voyoit bien, puisque je venois la voir, que ce Monsieur étoit touché de son sort ; & l'autre, parce que sa chevre lui avoit dérobé son mouchoir, & qu'elle l'avoit battue pour cela.

Elle l'avoit retrouvé & lavé dans le ruiſſeau, & l'avoit conſervé depuis dans ſa poche, pour le lui rendre jamais ſi elle le revoyoit... Il me l'a promis à demi, ajouta-t-elle : elle tira auſſi-tôt le mouchoir de ſa poche pour me le montrer... Elle l'avoit enveloppé dans des feuilles de vignes qu'elle renouvelloit de tems en tems, & qui étoient liées avec un oſier... Elle le déploya, & je vis qu'il étoit marqué d'une *S* dans un des coins.

Elle me raconta qu'elle avoit été depuis ce tems-là à Rome, qu'elle avoit fait une fois le tour de l'égliſe Saint Pierre... qu'elle avoit trouvé ſon chemin toute ſeule à travers de l'Apennin ; qu'elle avoit traverſé toute la Lombardie ſans argent... & les chemins pierreux de la Savoie ſans ſouliers. Elle ne ſe ſouvenoit point de la maniere dont elle avoit été nourrie, ni comment elle avoit pu ſupporter tant de fatigue : mais Dieu, dit-elle, tempere le vent en fa-

veur de l'agneau nouvellement tondu.

Et tondu au vif ! lui dis-je... Ah ! ſi tu étois dans mon pays, où j'ai un petit hameau, je t'y menerois, je te mettrois à l'abri des accidens... Tu mangerois de mon pain, tu boirois dans ma coupe, j'aurois ſoin de ton Silvio... Je te chercherois & te ramenerois quand tu ſuccomberois à tes écarts & à tes foibleſſes... Je dirois mes prieres quand le ſoleil ſe coucheroit... & mes prieres faites, tu jouerois ton chant du ſoir ſur ton chalumeau... L'encens de mon ſacrifice ſeroit plus agréable au Ciel, quand il ſeroit accompagné de celui d'un cœur douloureux...

Je ſentois la Nature fondre en moi, en diſant tout cela ; & Juliette voyant que je prenois mon mouchoir déjà trop mouillé pour m'en ſervir, voulut le laver dans le ruiſſeau... Mais où le ferois-tu ſécher, ma chere enfant ? Dans mon ſein, dit-elle, cela me feroit du bien.

Eſt-ce

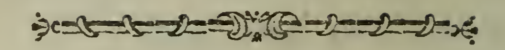
Eſt-ce que ton cœur reſſent encore des feux, ma chere Juliette?

Je touchois là une corde ſur laquelle étoient tendus tous ſes maux... Elle me fixa quelques momens avec des yeux en déſordre, puis, ſans rien dire, prit ſon chalumeau, & joua une hymne à la Vierge... La vibration de la corde que j'avois touchée, ceſſa... Juliette revint à elle, laiſſa tomber ſon chalumeau, & ſe leva.

Où vas tu, ma chere Juliette? lui dis-je. Elle me dit qu'elle alloit à Amboiſe. Eh bien, allons enſemble.

Elle me prit le bras, & alongea la corde pour laiſſer à ſon chien la facilité de nous ſuivre avec plus de liberté.





CHAPITRE XXIV.

Les Adieux.

Nous arrivâmes à Amboiſe : les places & les rues étoient pleines de monde : on y attendoit pour la premiere fois Madame la Ducheſſe de... Sa bienfaiſance y avoit devancé depuis long-tems ſon arrivée, & la joie étoit peinte ſur tous les viſages ; le plaiſir reſpiroit dans tous les cœurs ... Oh! vertu, voilà quels ſont tes charmes! tu inſpires l'alégreſſe par-tout où tu te montres.

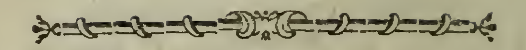
Nous nous trouvâmes au milieu de la foule empreſſée. Juliette en étoit connue, & je vis qu'elle intéreſſoit tout le monde à ſon ſort : je m'arrêtai pour lui faire mon adieu.

Juliette n'étoit pas grande, mais elle étoit bien faite. L'affliction avoit

ſait impreſſion ſur ſa phyſionomie ... Elle avoit un air délicat, & tout ce que le cœur peut deſirer en une femme ... Ah ! ſi elle pouvoit recouvrer ſon bon ſens, & ſi les traits de ma Liſette pouvoient s'effacer de mon eſprit, Juliette ... oui, elle mangeroit de mon pain, elle boiroit de ma coupe ... Je ferois plus, elle ſeroit reçue dans mon ſein ... elle ſeroit ma fille, ou tout ce qu'on peut être de plus cher.

Adieu, fille infortunée. Imbibe l'huile & le vin que la compaſſion d'un Etranger verſe en paſſant ſur ta bleſſure ... L'Etre qui t'a créée peut ſeul la guérir.





CHAPITRE XXV.

La Touraine.

Je comptois ſur les ſenſations les plus joyeuſes en parcourant ce pays charmant au milieu des vendanges ... Mais je n'étois pas ſuſceptible d'en éprouver. Les ſcenes de gaieté qui ſe préſentoient à mes yeux à chaque pas, ne m'en inſpiroient point ... Mon imagination me rappeloit ſans ceſſe Juliette aſſiſe d'un air triſte & penſif au pied de ſon ſaule, & je me trouvois près d'Angers, que ſon attitude mélancolique n'étoit pas encore effacée de mon eſprit.

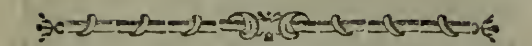
Charmante ſenſibilité ! ſource inépuiſable de nos plaiſirs les plus parfaits, & de nos douleurs les plus cuiſantes ! tu enchaînes ton martyr ſur ſon lit de paille, ou tu l'éleves juſqu'au

ciel. Source éternelle de nos ſenſations! c'eſt ta divinité qui me donne ces émotions ... Mon ame, dans certains momens funeſtes & maladifs, languit dans la nonchalance, & s'effraie de la deſtruction du corps qu'elle anime ... Mais ce ne ſont que des paroles pompeuſes ... Je ſens en moi que cette deſtruction doit être ſuivie des plaiſirs & des ſoins les plus doux. Tout vient de toi, grand Emanateur de ce monde! C'eſt toi qui amollis nos cœurs, & nous rends compatiſſans aux maux d'autrui. C'eſt par toi que mon ami tire les rideaux de mon lit quand je ſuis languiſſant, qu'il écoute mes plaintes, & cherche à me conſoler. Tu fais paſſer quelquefois cette douce compaſſion dans l'ame du pâtre groſſier qui habite les montagnes les plus âpres : il s'attendrit quand il trouve égorgé un agneau du troupeau de ſon voiſin ... Je l'ai vu dans ce moment, ſa tête appuyée contre ſa houlette, le con-

templer avec pitié ... Ah ! ſi j'étois arrivé un moment plus tôt, s'écrioit-il ... Le pauvre agneau perd tout ſon ſang, il meurt, & ſon cœur en ſaigne.

Que la paix ſoit avec toi, généreux Berger ! Tu t'en vas tout affligé ... mais le plaiſir balancera ta douleur, car le bonheur entoure ton hameau ... Heureuſe eſt celle qui le partage avec toi ! heureux ſont les agneaux qui bondiſſent autour de toi !





CHAPITRE XXVI.

LE SOUPER ET LES GRACES.

JE voulois aller voir un de mes anciens amis qui s'étoit retiré dans une petite ville d'Anjou, à ſix lieues à droite d'Angers. Le chemin eſt bien difficile pour la poſte, me dit-on... Monſieur ſe connoît en difficultés, dit La Fleur ... Venez toujours ... Un fer ſe détacha d'un pied de devant du cheval de brancard, dans un chemin pierreux. Le Poſtillon deſcendit & le mit dans ſa poche. A peine avions-nous fait une lieue, que le fer de l'autre pied ſe détacha auſſi, & il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin, ſans courir le riſque de faire bleſſer le cheval. Il falloit au moins lui donnèr un poids plus léger, & je deſcendis. J'apperçus une maiſon à quelques portées de fuſil du chemin, & je dis au Poſtillon de

m'y ſuivre. L'air de la maiſon & de tout ce qui l'entouroit ne me fit point regretter mon déſaſtre. C'étoit une jolie Ferme entourée d'un beau clos de vigne. Il y avoit d'un côté un potager rempli de tout ce qui pouvoit entretenir l'abondance dans la maiſon d'un Payſan, & de l'autre un petit bois qui pouvoit fournir de chauffage ... Je laiſſai au Poſtillon le ſoin de s'arranger, & j'entrai tout droit dans la maiſon.

La famille étoit compoſée d'un vieillard à cheveux blancs, de ſa femme, de leurs fils, de leurs gendres, de leurs femmes, & de leurs enfans.

Ils alloient ſe mettre à table pour manger leur ſoupe aux lentilles. Un gros pain de froment occupoit le milieu de la table, & une bouteille de vin, à chaque bout, promettoit de la joie pendant le repas : c'étoit un feſtin d'amour & d'amitié.

Le vieillard ſe leve auſſi-tôt pour venir à ma rencontre, & m'invite,

avec une cordialité respectueuse, à me mettre à table. Mon cœur s'y étoit mis dès le moment que j'étois entré. Je m'assis tout de suite comme un des enfans de la famille, & pour en prendre plutôt le caractere, j'empruntai le couteau du vieillard, & je me coupai un gros morceau de pain. Tous les yeux, en me voyant faire, sembloient me dire que j'étois le bien-venu, & qu'on me remercioit de la liberté que j'avois prise.

Etoit-ce cela, ou dis le moi, Nature; étoit-ce autre chose qui me faisoit paroître ce morceau si friand? A quelle magie étois-je redevable des délices que je goûtois en buvant un verre de vin de cette bouteille, & qui semble encore m'affecter le palais?

Le souper étoit de mon goût : les graces qui le suivirent en furent encore plus.

Le souper fini, le vieillard donne un coup sur la table avec le manche de son couteau. C'étoit le signal de se

lever de table & de ſe préparer à danſer. Dans l'inſtant, les femmes & les filles courent dans une chambre à côté pour arranger leurs cheveux, & les hommes & les garçons vont à la porte pour ſe laver le viſage, & quitter leurs ſabots pour prendre des ſouliers. En trois minutes toute la troupe eſt prête à commencer le bal ſur une petite eſplanade de gazon qui étoit devant la cour. Le vieillard & ſa femme ſortent les derniers. Je les accompagne & me place entre eux ſur un petit ſopha de verdure.

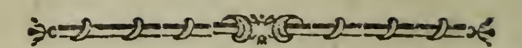
Le vieillard, dans ſa jeuneſſe, avoit ſu jouer aſſez bien de la vielle, & il en jouoit encore paſſablement. La femme l'accompagnoit de la voix; & les enfans & les petits-enfans danſoient... Je danſois moi-même, quoiqu'aſſis...

Au milieu de la ſeconde danſe, & à quelques pauſes dans les mouvemens où ils sembloient tous lever les yeux, je crus entrevoir que cette élévation

étoit l'effet d'une autre cause que celle de la simple joie... Il me sembla, en un mot, que la Religion étoit mêlée pour quelque chose dans la danse... Je ne l'avois jamais vu s'engager dans ce plaisir, & je commençois à croire que c'étoit l'illusion d'une imagination qui me trompe continuellement, lorsque, la danse finie, le vieillard me dit : Monsieur, c'est-là ma coutume; dans toute ma vie, j'ai toujours eu pour regle, après souper, de faire sortir ma famille pour danser & se rejouir; je m'imagine que le contentement & la gaieté de l'esprit sont les meilleures especes de graces qu'un homme comme moi, qui n'est point instruit, pouvoit rendre au Ciel.

Ce seroient peut-être même aussi les meilleures des plus savans Prélats, lui dis-je.





CHAPITRE XXVII.

LE CAS DE DÉLICATESSE.

Il y a, entre la petite ville où j'allois à Rennes, des chemins presque impraticables par les hauteurs, les descentes, les ruisseaux & les fondrieres qu'on trouve en certains endroits. Adieu alors à tous les mouvemens rapides & précipités! Il faut voyager avec précaution; mais il convient mieux aux sentimens de ne pas aller si vîte. Je fis marché avec un Voiturier pour me conduire aussi lentement qu'il voudroit, dans cette traverse difficile. Les habitans en sont pauvres, mais patiens, tranquilles, & doués d'une grande probité. Chers Villageois, ne craignez rien! le monde ne vous enviera pas votre pauvreté, trésor inépuisable de vos simples vertus. Nature! parmi tous tes désordres, tu es encore

favorable à la modicité que tu fournis. Au milieu des grands ouvrages qui t'environnent, tu n'as laiſſé que peu ici pour la faux & la faucille : mais ce peu eſt en ſûreté, il eſt protégé... Le plus fort n'envahit rien au plus foible. Heureuſes les demeures qui ſont ainſi miſes à l'abri de la cupidité & de l'envie.

Que le Voyageur fatigué ſe plaigne, s'il veut, des détours & des dangers de vos routes, de vos collines pierreuſes, de vos fondrieres, & des obſtacles de toutes eſpeces qui l'arrêtent dans ſon chemin... Moi, mes chers amis, j'aime à voyager parmi vous. Les habitans d'un village voiſin avoient travaillé tout le jour à rendre praticable un endroit où nous arrivâmes. Nous n'aurions pu y paſſer la veille, & ils avoient encore pour deux heures d'ouvrage... Il n'y avoit point d'autre remede que d'attendre avec patience. La nuit, qui étoit pluvieuſe & orageuſe, s'approchant, le Voiturier

fut obligé de s'arrêter dans la ſeule hôtellerie qu'il y avoit dans le village.

Je pris auſſi-tôt poſſeſſion de ma chambre à coucher... L'air étoit devenu très-froid ; je fis faire bon feu, & je donnai des ordres pour le ſouper... Je remerciois le Ciel de ce que les choſes n'étoient pas pires, lorſqu'une Dame & ſa Femme de chambre arriverent dans l'Auberge.

Il n'y avoit pas d'autre chambre à coucher dans la maiſon que la mienne ; & l'Hôteſſe les y amena ſans façon, en leur diſant qu'il n'y avoit qu'un Gentilhomme Anglois... qu'il y avoit deux bons lits, & qu'il y en avoit un troiſieme dans le cabinet à côté... Mais à la maniere dont elle parloit de ce troiſieme lit, il auroit preſque autant valu qu'elle n'en eût point eu... Elle ajouta qu'elle oſoit avancer que le Monſieur feroit de ſon mieux pour arranger les choſes ; & moi, pour ne pas tenir la Dame en ſuſpens, je lui dis que je ferois tout ce que je pourrois.

Mais cela ne vouloit pas dire que je la rendrois la maîtresse absolue de ma chambre... J'en étois encore propriétaire, & j'avois le droit d'en faire les honneurs. Je priai donc la Dame de s'asseoir; je la plaçai dans le coin le plus chaud; je demandai du bois; je dis à l'Hôtesse d'augmenter le souper, & de ne point oublier que je lui avois recommandé de donner le meilleur vin.

La Dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu, qu'elle jeta les yeux sur les lits. Plus elle les regardoit, & plus son inquiétude sembloit les augmenter. J'en étois mortifié, & pour elle & pour moi, & je n'étois peut-être pas moins embarrassé qu'elle.

C'en étoit assez, pour causer cet embarras, que les lits fussent dans la même chambre .. Mais ce qui nous troubloit le plus, c'étoit leur position. Ils étoient paralleles & si proches l'un de l'autre, qu'il n'y avoit de place entre les deux que pour mettre une

chaiſe... Ils n'étoient guere plus éloignés du feu. Le manteau de la cheminée, d'un côté, s'avançoit fort avant dans la chambre, & avec une groſſe poutre, de l'autre, il formoit une eſpece d'alcove qui n'étoit point du tout favorable à la délicateſſe de nos ſenſations... D'ailleurs les lits étoient ſi étroits, qu'il n'y avoit pas moyen de ſonger à faire coucher la Femme de chambre avec ſa maitreſſe. Si cela avoit été faiſable, l'idée qu'il falloit que je couchaſſe auprès d'elle, auroit gliſſé plus aiſément ſur l'imagination.

Le cabinet n'étoit pas conſolant: il étoit humide, froid; la fenêtre en étoit à moitié briſée, il n'y avoit point de vitres... le vent y ſouffloit, & il étoit ſi violent, qu'il me fit touſſer quand j'y entrai avec la Dame pour le viſiter... L'alternative où nous nous trouvâmes réduits, étoit donc fort inquiétante. La Dame ſacrifieroit-elle ſa ſanté à ſa délicateſſe, en abandonnant le lit à la Femme de chambre, ou la Femme

de chambre prendroit-elle le cabinet, en laiſſant la Dame expoſée aux entrepriſes qu'un joli minois peut ſuggérer à un Etranger ? Le cas n'étoit pas aiſé à réſoudre.

La Dame étoit une jeune Nantaiſe, d'environ vingt-cinq ans, dont le teint l'auroit diſputé à l'éclat des roſes. La Femme de chambre étoit Blaiſoiſe, vive, leſte, & n'avoit pas plus de vingt ans. Ces circonſtances augmentoient les difficultés, & le poids qui accabloit nos eſprits, n'étoit pas allégé par la délicateſſe que nous avions de ne pas nous communiquer l'un à l'autre ce que nous ſentions dans cette occaſion.

Le ſouper vint & nous nous mîmes à table. Je crois que ſi nous n'euſſions pas eu de meilleur vin que celui qu'on nous donna, nos langues auroient été liées juſqu'à ce que la néceſſité nous eût forcé de leur donner de la liberté... Mais la Dame avoit heureuſement quelques bouteilles de bon vin de

Bourgogne dans ſa voiture, & elle envoya ſa Femme de chambre en chercher deux ... Peu à peu nous nous ſentîmes inſpirés d'une force d'eſprit ſuffiſante pour parler au moins, ſans réſerve, de notre ſituation; nous l'examinâmes de tous côtés pendant plus d'une heure, pour tâcher de trouver quelque heureux moyen de régler la choſe ... Enfin, après l'avoir retournée dans tous les ſens, nous convînmes de nos articles; & peut-être n'a-t-on jamais fait un traité de paix qu'on ait exécuté plus religieuſement des deux côtés. Voici le nôtre.

ARTICLE PREMIER.

Comme le droit de la chambre à coucher appartient à Monſieur, & qu'il croit que le lit qui eſt le plus proche du feu eſt le plus chaud, il le cede à Madame.

accordé de la part de Madame,

pourvu que les rideaux des deux lits, qui ſont d'une toile de coton preſque tranſparente, & trop étroits pour bien fermer, ſoient attachés à l'ouverture avec des épingles, ou même entiérement couſus avec une aiguille & du fil, afin qu'ils ſoient cenſés former une barriere ſuffiſante du côté de Monſieur.

ARTICLE II.

Il eſt demandé de la part de Madame, que Monſieur ſoit enveloppé toute la nuit dans ſa robe de chambre.

Réfuſé, parce que Monſieur n'a pas de robe de chambre, & qu'il n'a dans ſon porte-manteau que ſix chemiſes & une culotte de ſoie noire.

La mention de la culotte de ſoie noire fit un changement total dans cet article ... On regarda la culotte comme un équivalent de la robe de chambre. Il fut donc convenu que j'aurois toute la nuit ma culotte de ſoie noire.

Article III.

Il eſt ſtipulé de la part de Madame, que dès que Monſieur ſera au lit, & que le feu & la chandelle ſeront éteints, Monſieur ne dira pas un ſeul mot pendant toute la nuit.

Accordé, à condition que les prieres que Monſieur fera, ne ſeront pas regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eut qu'un point d'oublié. C'étoit la maniere dont la Dame & moi nous nous déshabillerions & nous nous mettrions au lit ... Il n'y avoit qu'une maniere de le faire; & le Lecteur peut la deviner ... Je proteſte que ſi elle ne lui paroît pas la plus délicate & la plus décente qu'il y ait dans la Nature, c'eſt la faute de ſon imagination...

Enfin nous nous couchâmes : je ne ſais ſi c'eſt la nouveauté de la ſituation, ou quelque autre choſe, qui m'empêcha

de dormir, mais je ne pus fermer les yeux... Je me tournois tantôt d'un côté, tantôt de l'autre... & cela dura jusqu'à deux heures du matin, qu'impatienté de tant de mouvemens inutiles, il m'échappa de m'écrier : ô mon Dieu !

Vous avez rompu le traité, Monsieur, dit avec précipitation la Dame, qui n'avoit pas plus dormi que moi... Je lui dis que non, en soutenant que ce n'étoit qu'une exclamation... Elle voulut que ce fût une infraction entiere du traité... Et moi, je prétendois qu'on avoit prévu le cas par le troisieme article.

La Dame ne voulut pas céder, & la dispute affoiblit un peu sa barriere... J'entendis tomber par terre deux ou trois épingles des rideaux.

Sur mon honneur, Madame, ce n'est pas moi qui les ai détachées, lui dis-je en étendant mon bras hors du lit, comme pour affirmer ce que je disois... & j'allois ajouter que pour

tout l'or du monde, je n'aurois pas voulu violer l'idée de décence que je...

Mais la Femme de chambre, qui nous avoit entendus, & qui craignoit les hostilités, étoit sortie de son cabinet, & s'étoit glissée doucement dans le passage qui étoit entre le lit de sa maîtresse & le mien; & en étendant le bras, je saisis la Femme de chambre, &... *&c. &c. &c...* Mais, *honni soit qui mal y pense.* Le jour parut, & nous n'eûmes point à rougir de nous voir. Nous partîmes : je gagnai Rennes; & la Dame & sa Femme de chambra allerent où elles voulurent...

FIN.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la ſeconde Partie.

Fin de la Table des Chapitres.

